

Aicardiana

N° 6

Janvier 2014

- *Éditorial* Jacques PAPIN
- *Jean Aicard et son œuvre* Henri AMORETTI
- *L'escadre russe à Toulon en 1893*
Dominique AMANN, Jacques PAPIN
Yann NIBOR, Jean AICARD
Gustave DEREPA
- *L'art de la crèche provençale*
Dominique AMANN
Jean AICARD et Jean VALÈS



Aicardiana

revue numérique

publiée sur le site Internet www.jean-aicard.com

Directeur de la publication : **Jacques PAPIN**

Secrétaire de la rédaction, éditeur : **Dominique AMANN**

Aicardiana publie des travaux originaux consacrés à la vie et à l'œuvre de l'écrivain varois Jean Aicard.

Les opinions émises dans cette revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

Il est interdit de modifier ce fichier numérique, de le vendre ou de l'utiliser à des fins commerciales.

Droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le Code de la propriété intellectuelle, dans l'article L122-5, alinéa 2, autorise « les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, dans l'alinéa 3a, « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées ».

L'article L122-4 du même Code prévoit que « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

La couverture de la revue a été composée avec des motifs dessinés par Jean Aicard (*Livre d'or*, musée Jean-Aicard).

© Jacques PAPIN - Dominique AMANN, 2013.

ISSN 2265-7703.

SOMMAIRE

Éditorial. Jacques PAPIN 5

*

Jean Aicard et son œuvre. Henri AMORETTI 7

*

L'escadre russe à Toulon en 1893. D. AMANN et J. PAPIN 55

Chansons et récits de mer. Yann NIBOR et Jean AICARD 83

Les fêtes franco-russes à Toulon. Yann NIBOR 89

L'escadre russe à Toulon. Gustave DEREPA 93

*

L'art de la crèche provençale. Le poète Jean Valès.
Dominique AMANN 99

La Noël de grand-père. Jean AICARD 111

La Noël en Provence. Jean VALÈS 121

ÉDITORIAL

Varions les plaisirs ! Tel sera le mot d'ordre dévolu à ce premier numéro d'*Aicardiana* pour l'année 2014.

Nous avons naturellement pensé aux fêtes de la Nativité – traditionnelles en Provence où les *calendas* durent jusqu'à la Chandeleur – pour lesquelles, très régulièrement, Jean Aicard écrivit, dans revues et journaux, des textes en prose ou en vers.

Mais nous avons aussi voulu rappeler à quel point notre poète était considéré comme le chancre – en français – de la Provence, au travers des fêtes franco-russes de 1893 où l'on fit appel à son Verbe pour chanter l'amitié entre les peuples russe et français. La « moisson » montre, s'il en était besoin, la prodigieuse facilité de Jean Aicard à « filer les vers », improviser plusieurs discours – jamais répétitifs, – écrire des articles de presse.

C'est cette prodigieuse activité, mais cette fois antérieure à 1893, qu'a mise en exergue Dominique Amann en nous donnant à lire le manuscrit d'Henri Amoretti qui constitue, sauf erreur, la première étude d'ensemble sur Jean Aicard. La première, mais non la moindre, on s'en convaincra, tant son *Étude littéraire et biographique* abonde en précisions inédites, analyses pertinentes, qui

en font, désormais, une somme destinée à prendre place – une des premières – dans notre bibliographie aicardienne.

À tous nous souhaitons une excellente année 2014 et... une bonne lecture.

Jacques PAPIN

JEAN AICARD ET SON ŒUVRE **ÉTUDE LITTÉRAIRE ET BIOGRAPHIQUE**

Henri AMORETTI

Les archives municipales de Toulon détiennent, dans le carton 1 S 45 du Fond Jean Aicard, un manuscrit d'Henri Amoretti intitulé *Jean Aicard et son œuvre. Étude littéraire et biographique*. Une table en précise le contenu :

- I – Notice biographique sur Jean Aicard
- II – L'œuvre de Jean Aicard
 - § I^{er} – Le poète proprement dit
 - § II – Le philosophe
 - § III – Le dramaturge
 - § IV
 - § V – Conclusions
- III - Testimonia

Ce manuscrit est incomplet : il n'est formé que des pages 12 à 45, écrites de la même main et sur le même papier in-folio, comprenant la partie II complète et quelques fragments de la partie III.

Les pages 1-11 manquent, correspondant à la notice biographique ; une courte biographie de quatre pages, écrite d'une autre main sur un papier de petit format et accompagnée de la recopie en deux pages d'un article publié dans une revue londonienne le 12 juillet 1879, a été jointe à ce document, probablement par erreur.

Henri Amoretti a rédigé son étude alors que le roman *Roi de Camargue* était sous presse, c'est-à-dire à l'automne 1890¹ : né en 1869, il était alors âgé de vingt et un ans.

Le texte du jeune Toulonnais est loin de la perfection : lourdeur du style, répétitions, clichés, emprunts, ponctuation déficiente, division maladroite des paragraphes... n'annoncent pas un écrivain accompli. Par ailleurs, Jean Aicard était loin, en cette année 1890 finissante, d'avoir développé la totalité de sa pensée : ses romans à venir – *Le Pavé d'amour*, *L'Ibis bleu*, *Fleur d'abîme*, *Diamant noir*, *Notre-Dame d'amour* – et surtout son essai métaphysique en vers *Jésus* (1896) complèteront l'exposé d'une pensée originale aboutissant, à la fin du siècle, à une véritable philosophie de la Pitié.

Toutefois, ce témoignage est précieux et mérite d'être publié comme indice de la réception de notre écrivain par la jeunesse toulonnaise lettrée à la fin du XIX^e siècle. Henri Amoretti fut un disciple et un ami de Jean Aicard : il a connu l'écrivain provençal, a été reçu par lui aux *Lauriers-Roses* et a bénéficié de ses confidences.

J'ai choisi de livrer la partie II de cette étude dans son état, malgré ses imperfections, pour lui conserver son caractère spontané et sa fraîcheur parfois scolaire. J'ai seulement corrigé quelques fautes d'orthographe, complété la ponctuation quand cela était strictement nécessaire à la compréhension, contrôlé toutes les citations – généralement très approximatives – et appliqué les normes de la composition typographique actuelle. Par ailleurs, je n'ai pas tenu compte des quelques corrections effectuées par Jean Aicard lui-même sur le manuscrit, mais j'ai signalé les principales dans des notes.

J'ai également assorti ce texte d'un important appareil critique destiné à préciser ce qui a été exposé trop rapidement, corriger éventuel-

¹ À la fin de la section IV de la deuxième partie, la date « n^{bre} 1890 » a été inscrite puis rayée. Dans une première rédaction, Amoretti a d'abord signé et daté son manuscrit à cet endroit ; le « § V Conclusions » a donc été rajouté par la suite.

lement quelques erreurs et apporter les compléments nécessaires à la bonne intelligence du propos.

Dominique AMANN, Toulon, janvier 2014.

II – L'ŒUVRE

L'œuvre de Jean Aicard résulte de trois souffles d'inspiration différents. Elle peut donc se diviser en trois grandes parties : la partie de poésie pure, la partie philosophique, la partie dramatique.

§ I^{er} – Le poète

L'œuvre poétique proprement dite se ramifie elle-même en poèmes de la nature, poèmes de l'enfance et en poèmes divers² qui s'appellent tantôt *Au bord du désert*, tantôt *Le Livre d'heures de l'amour*.

Mais quelle que soit la distinction qu'on puisse lui donner, elle reste toujours dépendante d'un élément supérieur qui plane au-dessus et qui l'explique : l'Art.

Poète – dans toute l'acception d'une âme ouverte aux merveilles de la nature – bien peu ont su comprendre autant que Jean Aicard les beautés de la Création et les chanter aussi glorieusement.

² Dans son discours de réception à l'académie du Var (publié dans *Aicardiana*, n° 3, août 2013, *Jean Aicard académicien - I - L'académie du Var*, pages 75-84), Jean Aicard a exposé une classification plus fine en distinguant : 1° la poésie des choses, ou de la Nature ; 2° la poésie humaine, ou poésie du cœur et de l'âme chantant l'amour, recherchant le Vrai, célébrant le Beau ; et 3° la poésie sociale, appelant de tous ses vœux la Liberté pour tous les opprimés.

10 Sa formule se reconnaît entre toutes tant à cause de sa sobriété et de son ampleur qu'à cause de l'accent du terroir qui donne à sa poésie une vibration particulière. Aicard semble greffer sur le tronc de la langue comme une branche nouvelle qu'il alimente de sa sève ardente : c'est une rudesse d'idiome provençal qui embaume la phrase comme une large brassée de thym ³.

Voyez dans les *Poèmes de Provence* « La moustouïre » et « L'âme du blé ». C'est le soleil qui passe, c'est la cigale qui vibre avec les vers :

L'épi, sous les rayons incandescents roussi,
Froissant l'épi voisin, craque, et la moisson mûre,
Ne pouvant pas chanter sa gaîté, la murmure,
Et ravive, adoucit et renfle tour à tour
Son bruit que la cigale imite tout le jour,
Surtout à l'heure ardente où l'ombre bleue est tiède,
Où la mouche revient au dormeur qu'elle obsède,
Où le silence enfin plane avec le sommeil
Dans un vent doux et lourd tout chargé de soleil ⁴.

Ah ! ce chant des cigales !...

Quand on a fermé le livre on se sent grisé comme après une promenade de par les montagnes ensoleillées ou parmi les roches qui bordent la mer blonde sous le ciel d'azur.

³ Poète d'origine provençale, Jean Aicard eut, dès ses jeunes années, de nombreuses occasions de côtoyer et fréquenter des écrivains adeptes de la langue du Midi, généralement rattachés au Félibrige fondé par Frédéric Mistral. Ceux-ci ne manquèrent pas d'appeler leur jeune camarade à rejoindre le mouvement régionaliste. Mais Jean Aicard fit, dès son entrée en poésie, le choix de la langue française.

⁴ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, Paris, Alphonse Lemerre, décembre 1873, in-8°, 182 pages ; voir le poème « L'âme du blé », page 142.

Et la cigale d'or – Verbe de l'été rayonnant et chaud, Âme de la plaine sous le soleil vainqueur – laisse en l'oreille une vibration intense.

Comme le poète le connaît bien ce chant ! C'est en l'écouter qu'il apprit la vie de la cigale :

Ô cigale, avant d'être harmonieuse ainsi
Et de vibrer dans la lumière,
Que faisais-tu ? — « J'étais, dit-elle, un ver transi,
Un germe en travail sous la terre.

« Pour que je pusse un jour mûrir au grand soleil,
La terre fécondait ma sève ;
Muette, je semblais dans un obscur sommeil,
Mais le soleil était mon rêve.

« Sache espérer, ami, les splendeurs de l'été,
Tout l'hiver, quand la vie est noire ;
Sois sans cesse en travail dans ton obscurité
Si tu veux mûrir pour la gloire ⁵ ! »

Les *Poèmes de Provence*, au milieu de ce grouillement de livres qui résument l'état d'âme d'une époque où le vice semble avoir acquis des droits à l'admiration, tranchent par leur belle santé. On y perçoit une intelligence robuste. On y sent vibrer un cœur.

Aicard garde toujours son allure sereine et sa robustesse de paysan et pétrir de ses souliers ferrés cette terre provençale qu'il aime.

Il est le premier, après Brizeux, qui ait chanté le clocher, le pays natal, la petite patrie au milieu de la grande. Et non content de

⁵ AICARD (Jean), *Poèmes de Provence*, « Les cigales IV », pages 153-154.

cela il⁶ a encouragé les essais de ce genre en poussant Vicaire à écrire *Les Émaux bressans*⁷, Grandmougin à publier ses *Chants de la Franche-Comté*⁸, notre cher François Fabié⁹ à chanter son Rouergue et d'autres encore que j'oublie et qui réussissent à créer une France poétique nouvelle et pittoresque par la variété même de ses mœurs et de ses coutumes.

⁶ Jean Aicard a remplacé le début de cette phrase par : « Son œuvre, la première en date et en succès, ».

⁷ VICAIRE (Gabriel, 1848-1900), *Émaux bressans*, Paris, Georges Charpentier, 1884, in-18, 291 pages. Paris, H. Leclerc, 1904, in-16, 289 pages. Lyon, H. Lardanchet, « Bibliothèque du bibliophile. Poètes » n° 2, 1919, in-8°, 207 pages. Paris, F. Ferroud, 1929, in-8°, 256 pages, nombreuses illustrations en couleurs par Fred-Money.

⁸ Charles Grandmougin (1850-1930), né à Vesoul, est bien d'origine franc-comtoise mais il n'a publié aucun recueil poétique sous le titre *Chants de la Franche-Comté* ! Après la guerre de 1870, il s'est établi à Paris où il a fait toute sa carrière littéraire. — Pour ce titre, le catalogue général de la Bibliothèque nationale de France ne signale que deux œuvres de Max Buchon : *Chants populaires de la Franche-Comté*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878, in-12, 176 pages ; et *Noëls et Chants populaires de la Franche-Comté*, Salins, Billet et Duvernois, 1863, in-16, 118 pages.

⁹ Le délicieux poète François Fabié (1846-1928), d'origine rouergate, fut professeur de littérature au lycée de Toulon de 1872 à 1883, année où il fut muté dans la Capitale. En 1908, sa carrière terminée, il prit sa retraite à La Valette, petit village proche de Toulon. En poésie, il a publié : *La Poésie des bêtes* (1879), *Le Clocher, poèmes de Rouergue* (1887), *La Bonne Terre* (1889), *Voix rustiques* (1892), *Vers la maison* (1899), *Ronces et Lierres*, poésies (1912), *Fleurs de genêts*, poésies (1920). — L'affirmation d'Amoretti me paraît quelque peu aventurée et je doute que François Fabié ait été « poussé » par Jean Aicard à chanter son Rouergue natal. Quand Fabié arriva à Toulon à la rentrée scolaire de 1872, Jean Aicard assistait le grand-père Jacques dans ses derniers instants ; l'écrivain provençal rejoignit ensuite à Paris ses amis de la *Renaissance littéraire et artistique* et il ne revint à Toulon qu'au début juin 1873 pour recevoir le prix de poésie française de la Société académique du Var attribué à son *Pierre Puget*. Il fut ensuite totalement absorbé par l'achèvement des *Poèmes de Provence*, puis par l'affaire de la Vénus de Milo et ne retrouva son Midi qu'en octobre 1874 pour faire part de ses recherches concernant la célèbre statue à ses collègues académiciens. Or Fabié ne rejoignit la société académique que l'année suivante... Dans la réalité, tout comme Jean Aicard, François Fabié a été traumatisé par les événements de 1870 – guerre contre la Prusse, défaite, Commune de Paris, perte de l'Alsace et de la Lorraine – et a ressenti le besoin d'un atta-

Miette et Noré est aussi un poème de clocher¹⁰.

Dans ce livre, l'auteur a cru qu'un sujet neuf en poésie était le paysan moderne, vu directement dans la vie, non plus dans les belles traditions de Virgile et de Théocrite, poètes qui directement s'inspiraient de la vie.

Le paysan, fils des temps nouveaux sans les connaître, affranchi par une idée qu'il ne saurait expliquer, patient conquérant du sol, être passionné et simple, de race saine et toujours jeune comme la nature même, le paysan moderne est une figure aux grandes lignes, qu'a dessinée déjà la noble prose de George Sand, mais qui n'est pas entrée encore, semble-t-il, dans un projet poétique.

Avec le paysan arrive la poésie qui l'entoure, l'horizon sans cesse varié, et les seuls poèmes qu'il connaisse, – admirables d'ailleurs, objets d'une étude et d'un mouvement littéraires nouveaux en France, – les chansons populaires¹¹.

La chanson populaire est la source de la poésie ; mais, chose singulière, il va falloir de l'audace au poète pour y puiser, pour chanter comme elle coule, pour raconter tout bonnement son cœur et parler tout droit comme on parle « cheux nous » selon l'expression de Molière ! Et cependant il faut qu'il ose car la Jouvence de la Poésie n'est pas ailleurs.

chement au sol natal ; il attribua lui-même cette attitude à l'influence d'André Theuriet et de son livre *Le Bleu et le Noir* (Paris, Alphonse Lemerre, 1874, in-18, 149 pages) où il chante sa Lorraine natale [sur ce point particulier, voir GORENC (Michèle), *Les Poètes du pays natal (1870-1890)*, thèse de doctorat soutenue le 10 décembre 2004, volume I, pages 114 sqq, « Le troisième Dîner du terroir »].

¹⁰ Jean Aicard a rectifié : « de terroir ».

¹¹ *La Nouvelle Revue*, 2^e année, tome 2, 1880, « Miette et Noré », page 904.

Il y a dans *Miette et Noré* deux chansons provençales : « L'aubade » et le « Petit mousse ».

« L'aubade¹² » se trouve dans d'autres provinces sous des formes moins heureuses qu'en Provence et sous des titres différents tels que « la Poursuite » ou « les Transformations ». Mistral en fait sa chanson de Magali.

La version française de Jean Aicard est tirée des quelques soixante couplets que chantent encore quelques femmes de Provence, les vieilles surtout, car les jeunes se mettent à l'oublier.

Le poème tout entier est simple comme une chanson populaire et le rossignol, l'oiseau favori des chansons populaires, et l'âne et le bœuf, héros des noëls, y jouent leur rôle.

L'auteur a choisi le drame de la fille abandonnée parce que c'est l'un des drames par excellence des chansons populaires.

Quelques vers de *Miette et Noré* chantent encore dans ma mémoire.

D'abord ceux-ci que dit Noré s'adressant à Miette :

Que te voilà jolie, à genoux sur la rive !
Et que tu te plairais si tu pouvais te voir !
Avance un peu sur l'eau pour t'en faire un miroir,
Et laisse reposer ton battoir qui la trouble.
J'aurai tant de plaisir, si belle, à te voir double¹³ !...

¹² AICARD (Jean), *Miette et Noré*, Paris, Georges Charpentier, fin février 1880, in-18, 408 pages ; voir la troisième partie, chant premier « Un retour », pages 250-253. « L'aubade » de *Miette et Noré* ou la « Chanson de Magali » de la *Mirèio* de Frédéric Mistral exploitent le thème des transformations par lesquelles une jeune fille tente d'échapper à un poursuivant en le menaçant de se faire anguille, rose, étoile, nuage, nonne, etc. Ce thème est connu de la chanson française et provençale (cf. par exemple ARBAUD, *Damase, Chants populaires de la Provence*, 1862, volume 2, « Les Transformations », pages 128-134). — Sur le thème des transformations dans la littérature, voir MARTANO (Rousselino), *La Cansoun de Magali au sourgèn dóu triounfle de Mirèio de Frederi Mistral*, Toulon, Escolò de la Targo, septembre 2009, 40 pages.

¹³ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, première partie, chant premier « Le battoir », pages 23-24.

Puis quand Noré s'en est allé et qu'il revient ensuite dérober un baiser à la jeune fille :

Et quand elle a senti sa joue et son baiser :
« De sûr, de sûr, dit-elle à lèvres demi-closes,
De sûr tu me plais bien, Noré ; mais que tu l'oses,
Que tu sois revenu, voleur, en te cachant,
Je n'aurais jamais cru cela de toi, méchant¹⁴ ! »

Mais arrêtons-nous là si nous voulons garder cette étude dans le cadre que nous nous sommes tracé ; d'autant plus qu'il est d'autres vers qui pourraient nous séduire encore et surtout parmi les pièces qui composent les poèmes de l'enfance.

Parler de l'enfant après Victor Hugo et en parler avec succès était chose difficile. Disons tout de suite à la gloire de notre compatriote qu'il y a pleinement réussi puisque *La Chanson de l'enfant* est un des grands succès de librairie de l'époque¹⁵.

Il y a réussi parce qu'il a su se placer à un autre point de vue que l'auteur de *L'Art d'être grand-père*. Il chante lui, non pas les douces émotions des parents, mais ses souvenirs d'enfant qui se ravivent chaque jour au contact des écoliers qu'il fréquente souvent soit aux écoles de La Garde, soit à celles de La Seyne.

La légende l'attire. Sans doute qu'il y trouve une source de rajeunissement. Je veux citer entre toutes « La légende du chevrier ».

¹⁴ AICARD (Jean), *Miette et Noré*, première partie, chant premier « Le battoir », page 29.

¹⁵ Jean Aicard a remplacé la fin de cette phrase, depuis « est un des grands succès... », par : « n'a pas moins de quinze éditions épuisées à l'heure qu'il est et qu'on la réimprime tous les ans ».

La légende du chevrier

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
Marie et saint Joseph s'abritent pour la nuit
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit,
Et là Jésus est né de la Vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour,
Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,
Des anges lumineux annoncent le mystère.
Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
Des agneaux, du lait pur, du miel ou du froment,
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : « Plus pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne la nuit quand le troupeau pâture :
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien. »

Marie a dit que oui, souriant sous son voile...
Mais soudain sont entrés les mages d'Orient ;
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,
Et ces rois sont venus guidés par une étoile.

L'or brode, étincelant, leur manteau rouge et bleu,
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore.
Chacun devant Jésus se prosterne et l'adore ;
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe, à l'Enfant-Dieu.

Ébloui, comme tous, par leur train magnifique,
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin ;
Mais la douce Marie : « Êtes-vous pas trop loin
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la
[musique ? »

Il s'avance troublé, tire son chalumeau
Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres ;
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,
Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur ;
Il y met tout son souffle, il y met tout son cœur,
Comme s'il était seul sous la nuit étoilée.

Or, tout le monde écoute avec ravissement ;
Les rois sont attentifs à la flûte rustique ;
Et quand le chevrier a fini la musique,
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement ¹⁶.

La Chanson de l'enfant est toute entière dans cette strophe :

Nul poète, si grand qu'il soit, fût-il Homère,
N'a jamais fait briller au jour
Un poème si beau que celui de la mère :
L'enfant, pur chef d'œuvre d'amour ¹⁷.

¹⁶ AICARD (Jean), *La Chanson de l'enfant*, 2/ Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876, in-12, 240 pages ; voir la seconde partie « La Légende enfantine », poème « La légende du chevrier », pages 179-181.

¹⁷ AICARD (Jean), *La Chanson de l'enfant*, première partie « Aux mères », poème « Le poème de la mère », page 9.

Mais quelle que soit la page que l'on y cueille, comme aussi dans *Le Livre des petits*, qui, plus encore, est un livre scolaire – on y trouve toujours trace de la douce philosophie de notre auteur ; il cherche la réalisation de ses pensées d'Amour, de Pitié, de Justice en les mettant à la portée des enfants dans de petits livres qu'on leur donne dans nos écoles ; elles germeront dans les jeunes cerveaux comme semences fécondes et peut-être deviendront-elles les guides de l'homme mûr.

Ces pensées, l'âme si délicate du poète les a toujours vivantes en elle, que ce soit pour glaner dans les modernités les poétiques cantilènes du *Livre d'heures de l'amour*, ou pour inspirer ces pages éblouissantes d'*Au bord du désert* cueillies dans la large brassée d'impressions laissées en elle par ce voyage que notre auteur fit, il y a deux ans, en compagnie de la mission parlementaire sous la conduite de MM. Millaud, Grasset et Berthelot – trois ministres d'alors¹⁸.

« Il ne faut pas considérer notre conquête seulement dans un sens positif et d'intérêt immédiat, s'est-il écrié¹⁹, il faut un

¹⁸ Trois ministres et une forte délégation de parlementaires – plus de cent personnes – se rendirent en Algérie et Tunisie en avril-mai 1887, notamment pour l'inauguration du chemin de fer d'Alger à Constantine et pour l'inauguration des facultés d'Alger. L'embarquement de la délégation eut à lieu à Marseille le 10 avril sur le paquebot *Ville de Tunis* qui leva l'ancre à midi : « ALGER, 12 avril. — *La Ville de Tunis*, avec son complet chargement de ministres et de députés, est arrivée hier. Le voyage s'est bien passé, M. Jean Aicard a égayé la traversée en récitant ses poésies. » (*Le Figaro*, 33^e année, 3^e série, n° 103, mercredi 13 avril 1887, page 6, colonne 3, « Télégrammes et correspondances »). Jean Aicard accompagnait le ministre de l'Instruction publique, M. Berthelot, et il participa, à Alger, au congrès de la Ligue de l'enseignement. Quelques jours plus tard, il récita un poème lors de l'inauguration du monument à la mémoire du général Margueritte dans le village de Kouba (*Journal des débats politiques et littéraires*, mardi 19 avril 1887, page 3, colonne 2, « Informations. Le ministre et les députés en voyage »). Il en profita ensuite pour rencontrer un peuple qu'il ne connaissait pas et découvrir sa vie. Il ne revint en France qu'à la fin mai.

¹⁹ Amoretti rajoute en marge : « dans une conférence, qui résume bien le

peu la voir différemment que le colon qui, s'il le pouvait, décapiterait l'Arabe pour demeurer seul maître du pays. Il y a autre chose. Il y a par-delà l'intérêt particulièrement national, mais intimement lié à cet intérêt, un intérêt humain qui ne nous appartient pas, pas plus qu'il appartiendra jamais à aucun conquérant. Nous devons le comprendre, nous, Français, cet intérêt qui nous conserve, malgré tout, l'amour de l'Alsace et de la Lorraine. Cet intérêt nous ne le conquerrons que par la sympathie.

« Il y a, en effet, ceci d'étrange et de singulier qui résulte du respect profond des sentiments humains : c'est ce que si vous respectez l'ombre de l'homme, qui n'est pas à vous, cet homme que vous voulez conquérir, se donnera librement à vous. Eh bien, ce qu'il y a d'essentiel dans une race c'est l'âme, — l'ombre. Ce qu'il nous faut obtenir, c'est l'âme arabe dans son essence religieuse et fanatique. Car, voyez-vous, c'est ma foi que la sympathie et l'amour sont les moyens de demain que le jour d'aujourd'hui nous fait espérer. Je pourrais vous montrer que l'amour et la justice sont les choses les plus désirées partout et celles que l'on trouve le moins partout. Mais le temps nous manque. Je me résume. Mahomet a dit : "Un gouvernement d'infidèles peut durer s'il est juste ; un gouvernement de fidèles, s'il est injuste doit périr."

« Nous rappelant cette phrase du grand Prophète, il nous faudrait rendre hommage à nos vaincus, de manière à en faire peu à peu et quotidiennement nos alliés. C'est avec la pensée chrétienne, philosophiquement parlant, c'est avec la pensée de générosité et de bienfaisance que nous y arriverons. C'est la pensée de l'avenir²⁰. »

livre tout entier, faite le 21 mars 1890 à l'Association amicale des anciens élèves de l'école primaire supérieure de Toulon ».

²⁰ Pour ces passages cités, Amoretti a collé dans son texte une coupure d'un journal non identifié précisément. Il ne s'agit pas du *Petit Var*, qui a

C'est ce souci constant de l'avenir qui a inspiré l'œuvre philosophique de notre poète.

§ II – Le philosophe

L'œuvre philosophique de Jean Aicard est marquée par trois grandes étapes : *Le Dieu dans l'homme*, *Le Père Lebonnard*, *Don Juan* ; et dans chacune d'elles on retrouve cette foi mystique de l'amour, cet optimisme moral qui est la caractéristique de notre compatriote.

Le Dieu dans l'homme est expliqué tout entier dans la première pièce du livre : « Le grand regret ²¹ ».

C'est le regret de la croyance de nos jeunes années, le regret de la foi de nos pères disparue avec eux, le regret de toutes ces légendes qu'un vain désir de science a chassées. Et si l'on examine pourquoi ces choses se sont éteintes, pourquoi l'Amour, la Justice immortelle, le Paradis ne sont plus à nos yeux que de vagues mots dont la définition même nous échappe, si l'on cherche la cause de cet oubli, on se dit que l'Église militante fut bien coupable parfois et qu'elle seule devrait être frappée sans que la foi soit ravie, à tous.

Car si pour ceux qui savent la perte est moindre, si l'initié de la science peut se dire : « Dieu n'est pas, donc je suis », que répondre aux humbles, aux abandonnés, aux petits, aux faibles, à

rendu compte de la conférence en d'autres termes (cf. *Le Petit Var*, 11^e année, n° 3444, dimanche 23 mars 1890, page 2, colonnes 3-4, « Une conférence de Jean Aicard. Quelques mots sur l'Algérie »).

²¹ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme* : la première édition (Paris, Paul Ollendorff éditeur, in-12, 299 pages) a paru au début de l'année 1885 et commence par le court poème « Étoiles » qui précède « Le grand regret ». La seconde édition (Paris, Paul Ollendorff éditeur, in-18, 305 pages), parue en juin 1885 a été augmentée d'une « Invocation à Victor Hugo » – qui venait de mourir, – placée en tête de l'ouvrage.

tout ce peuple d'âmes perdues que la foi seule soutenait encore et qui sans elle cherchent en vain et partout des appuis.

Ce regret cependant ne doit pas aller jusqu'à la désespérance et la religion disparue ne doit pas être remplacée par le pessimisme, car il est des choses éternelles : la Pitié, la Tendresse, le Dévouement. Et cette Pitié, cette Tendresse, ce Dévouement que l'on demandait à Dieu, nous les trouverons à présent dans l'Homme même ; car

Il existe un dieu dans tout homme,
Et c'est Jésus-Christ qu'il se nomme,
Et son autre nom c'est Amour ²².

C'est dans le cœur humain que nous prendrons la base de la religion future, du siècle qui va venir, et qui sera peut-être meilleur que les siècles passés, s'il supprime les abus du cléricalisme intéressé, de la politique illusoire et si son socialisme est basé tout entier sur l'Amour et la Pitié.

Car si l'Égalité peut rester un vain mot, on peut espérer du moins que sonnera bientôt l'heure de la Fraternité et que le Dévouement et la Charité pourront unir les classes et assurer le bonheur des peuples.

À ce changement chacun contribuera dans sa sphère : le penseur, le philosophe et le poète ; puisque chaque idéal qui s'élève à présent sera bientôt réalisé par la science.

Que chacun soit flambeau dans l'ombre :
Les ténèbres verront le jour ²³.

²² AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Le sang du Christ », page 278.

²³ AICARD (Jean), *Le Dieu dans l'homme*, « Un pour tous », page 113. Jean Aicard suggère de rajouter, après cette courte citation de deux vers : « Que chaque homme console un homme, fasse un bien, donne une pitié. Ne t'occupe pas de la somme : le pain sera multiplié ».

C'est encore en vue de cette amélioration prochaine que notre auteur a écrit *Le Père Lebonnard*.

C'est un hymne à la pitié, a dit l'éminent critique Jules Lemaître, en parlant du *Père Lebonnard*²⁴. En effet, Lebonnard, le héros du drame, est la bonté même. Ce n'est point un Chrysale, comme l'ont dit quelques critiques ; Chrysale, lui, est foncièrement pusillanime et c'est en applaudissant à la fermeté des autres qu'il se donne un moment l'illusion de l'autorité. Lebonnard est timide par bonté ;

Tant qu'on ne nuit qu'à moi, je ne dis jamais rien,

dit-il, et il supporte patiemment l'acrimonie de sa femme, dont il connaît la faute depuis quinze ans ; il aime Robert, celui qu'il sait ne pas être son fils,

Ayant trouvé plus doux de le chérir quand même²⁵

et laisse à peine entrevoir sa douleur, sans cesse raillé dans ses manies d'ouvrier par le bâtard, oubliant que c'est à Lebonnard, horloger, qu'il doit de pouvoir mener la vie facile ; il rivalise de courtoisie avec le marquis d'Estrey, gentilhomme philosophe, qui donnera sa fille à Robert, moins par indépendance d'idées que par reconnaissance posthume envers un ami, qui fut le vrai père de Robert.

Lebonnard, dans son intérieur même, n'est compris que de Jeanne, sa vraie fille, et de Marthe, nourrice de Robert, nature

²⁴ Cette réflexion prêtée à Jules Lemaître a été citée à plusieurs reprises dans la bibliographie aicardienne, mais toujours sans référence exacte !

²⁵ AICARD (Jean), *Le Père Lebonnard*, Paris, Édouard Dentu, 1889, in-8°, 145 pages ; acte IV, scène XI.

simple se portant instinctivement vers le bien. Et Lebonnard continuerait de mener sa vie d'apôtre, entre sa loupe et son marteau, si, pour assurer le bonheur de sa fille, il ne rencontrait, tout autour de lui, des obstacles.

Mais, continuons notre analyse : André, le jeune médecin dévoué, l'heureux fiancé de Jeanne, est un fils naturel. Un fils naturel ! Le mot de déshonneur est sur les lèvres de M^{me} Lebonnard, entichée de gentilhommerie, peut-être pour n'avoir eu avec la noblesse que des rapports adultères.

Robert, bâtard lui-même, ne peut se faire à l'idée d'avoir pour beau-frère un bâtard.

Si Lebonnard s'écrie enfin :

Je suis las d'être sot, faible, bonhomme et tendre²⁶ !

s'il fait enfin comprendre qu'il est maître chez lui, c'est pour suivre toujours la même ligne de conduite, pour continuer d'être bon. Il luttera pour faire triompher la bonne cause, toujours fidèle à sa saine morale.

Moi, si mon voisin tombe, eh bien... je l'aide un peu !

Je ne distingue point la Pâque de Vigile,

Ma foi non, mais j'admire et j'aime l'Évangile

Où souffre un pauvre Dieu... patient sous l'affront.

C'est la force du cœur, monsieur. Les doux vaincront²⁷.

dit-il au marquis d'Estrey, qui avoue souffrir des préjugés, mais qui n'a pas la force de s'en dégager, trouvant plus commode de s'en tenir à la justice du monde, celle qui consiste à *répéter*

²⁶ AICARD (Jean), *Le Père Lebonnard*, acte I, scène v.

²⁷ AICARD (Jean), *Le Père Lebonnard*, acte I, scène ix.

devant la croix qui tend les bras des prières apprises dans les livres, et pour qui toute la charité

C'est de donner parfois aux pauvres quelques sous ²⁸.

Les doux vaincront, en effet. Les préjugés s'effaceront devant le dévouement et la pitié. Et Lebonnard, après le coup d'éclat qui a exposé la faute au grand jour, restera toujours bon ;

Pour moi je vous promets
De redevenir faible et vieux plus que jamais ²⁹ !...

Hymne à la bonté, en effet, que *Le Père Lebonnard*, poème de pitié, dans lequel l'auteur a exprimé, sous une action poignante, sa confiance en un acheminement vers un avenir meilleur.

Civilisation, art, science, industrie,
Tout ce progrès visible, où va-t-il, je vous prie ?
Au carrefour où vont finir tous les chemins :
À l'élargissement des sentiments humains ³⁰.

C'est un autre but que d'amuser la foule qu'a poursuivi notre poète dans ce drame ; c'est, sous une forme concrète, une œuvre de haute portée, conforme à la philosophie des Renan et des Bourget, l'affirmation du Bien dans le Progrès ³¹.

²⁸ AICARD (Jean), *Le Père Lebonnard*, acte III, scène v.

²⁹ AICARD (Jean), *Le Père Lebonnard*, acte IV, scène XIII.

³⁰ AICARD (Jean), *Le Père Lebonnard*, acte I, scène x.

³¹ Ce passage concernant *Le Père Lebonnard*, depuis « C'est un hymne à la pitié... » (page 22), est extrait d'un journal non identifié dont Amoretti – qui semble être l'auteur de cet article – a collé la coupure dans son texte.

Et c'est parce qu'il croit sincèrement au sérieux de son art, c'est parce qu'il a souci de l'état d'âme de ses lecteurs que Jean Aicard poursuit son œuvre moralisatrice en préparant *Jésus* ³² après avoir publié *Don Juan-89*.

C'est le don Juan dont parle Musset dans *Namouna* ³³, c'est le légendaire héros avec l'esprit d'analyse et de pessimisme qui est le caractère même de notre époque, c'est celui qui – d'après un mot de Sainte-Beuve – traîne à sa suite le monde moderne tout entier.

« Ce Don Juan, qui dénonce, de toutes les choses humaines, le côté bas, répugnant ou grotesque, aboutit au même désir de mourir pour l'idéal que le moine indigné du monde et murmurant à mains jointes : "Vanité des vanités. Tout passe hormis Dieu." ³⁴ »

Seulement différent en cela du don Juan de Molière, le don Juan d'Aicard ne croit plus.

³² Henri Amoretti révèle ici qu'en cette fin d'année 1890 Jean Aicard travaillait déjà à son *Jésus*, qui ne sera pourtant publié qu'en mars 1896 : AICARD (Jean), *Jésus*, Paris, Ernest Flammarion, début mars 1896, in-18, 298 pages ; sixième mille le vendredi 1^{er} mai suivant ; nouvelle édition avec gravures, Paris, Ernest Flammarion, 1912, in-8°, 297 pages.

³³ Musset (Alfred de, 1810-1857), *Œuvres complètes*, Paris, Alphonse Lemerre, 1876, dix volumes in-12. Voir volume I, *Namouna, conte oriental*, pages 351-402. Voir notamment, page 362, chant premier, xxxiii :

Je disais donc qu'Hassan était natif de France.
Mais je ne disais pas par quelle extravagance
Il en était venu jusqu'à croire, à vingt ans,
Qu'une femme ici-bas n'était qu'un passe-temps.
Quand il en rencontrait une à sa convenance,
S'il la gardait huit jours, c'était déjà longtemps.

Voir aussi, au chant II, xxiii à LV, la psychologie du « roué Français », « don Juan ordinaire ».

³⁴ AICARD (Jean), *Don Juan ou la Comédie du siècle*, 1/ Paris, Édouard Dentu, fin novembre 1889, in-18, xi-504 pages. J'ai consulté l'édition de Paris, Édouard Dentu, [1896], in-folio xxiii-512 pages ; compositions hors texte de Jean-Paul Laurens et de E. Vidal, dessins dans le texte de L. Montégut, gravures de Champollion, Delavallée, Baud ; voir la « Préface », page VIII.

« Au fond, il a tellement aimé Dieu, quand Dieu existait, que maintenant, impie et fidèle, il aime Dieu mort ³⁵. »

Dégouté de la Vie et de l'Amour, il veut savoir le sentiment qui pousse la Femme au Bien ou au Mal et il veut pénétrer le mystère de l'Éternel féminin sans y parvenir jamais.

Il voit passer devant lui les ombres des Amoureux d'autrefois : Héro et Léandre, Françoise et Paolo, Des Grieux et Manon ; et ces ombres qui s'évanouissent devant ses yeux font se lamenter le Génie sur les amants de notre époque.

« L'amour, c'est la question qu'éludent les bourgeois "pratiques", aussi bien que les vicieux fantaisistes et les raisonneurs pessimistes, – qui tous, sans distinction, se refusent à la multiplication de la race ³⁶. » C'est la cause efficiente de la Vie en vue d'une cause finale la Mort.

Cette mort don Juan la courtise avec une insolence superbe. Ici elle tient lieu de la statue du Commandeur et le livre, qui est tour à tour une comédie, une intrigue, se termine en un drame d'une grande puissance.

Comme dans *Le Dieu dans l'homme*, un idéal s'affirme nettement dans *Don Juan*. « Cet idéal est celui qu'un universitaire, M. Foncin, définissait naguère, en présence d'un congrès d'instituteurs, *l'aube lointaine du juste*, en ajoutant : "La loi est que le plus fort doit protection au faible" ³⁷ ».

³⁵ AICARD (Jean), *Don Juan ou la Comédie du siècle*, « Préface », page VIII.

³⁶ AICARD (Jean), *Don Juan ou la Comédie du siècle*, « Préface », page VII.

³⁷ AICARD (Jean), *Don Juan ou la Comédie du siècle*, « Préface », page x. — L'auteur évoqué est Pierre Foncin (1841-1916), géographe, inspecteur général de l'Instruction publique, secrétaire général puis président de l'Alliance française, chargée de faire rayonner notre culture dans le monde entier. Établi à Cavalaire (Var) à partir de 1890, il y acquit un vaste domaine qu'il dota d'un jardin botanique ; ses descendants ont légué la grande propriété au Conservatoire du littoral.

Comme dans *Le Dieu dans l'homme* aussi on perçoit l'état d'âme de l'époque tout d'égoïsme et de cruauté. La mort des religions a brisé l'unité morale.

D'où vient le mal ? Des écoles.

Là, l'enfant, interné loin des filles, des femmes,
Désapprend le respect des mères et des sœurs ;
Adieu, tendre énergie ! adieu, fermes douceurs !
On a fait des Français malins, — non pas des âmes ³⁸ !

Mais la Tendresse, le Dévouement, l'Amour et la Pitié guériront le siècle.

L'amour, disait M. Renan, est le premier de ces grands instincts révélateurs qui dominent toute la création et qui semblent édictés par une volonté suprême (1). Sa grande excellence, c'est que tous les êtres y participent et qu'on en voit évidemment le lien avec les fins de l'univers.

(1) Il est surprenant que la science et la philosophie, adoptant le parti pris frivole des gens du monde de traiter la chose mystérieuse par excellence comme une simple matière à plaisanterie, n'aient pas fait de l'amour l'objet capital de leurs observations et de leurs spéculations. C'est le fait le plus extraordinaire et le plus suggestif de l'univers. Par une prudence qui n'a pas de sens dans l'ordre de la réflexion philosophique, on n'en parle pas, ou l'on s'en tient à quelques niaises platitudes. On ne veut pas voir qu'on est là devant le nœud des choses, devant le plus profond secret du monde ³⁹.

³⁸ AICARD (Jean), *Don Juan ou la Comédie du siècle*, épilogue « Que votre règne arrive », II, page 489.

³⁹ RENAN (Ernest), « Examen de conscience philosophique », *Revue des Deux-Mondes*, LIX^e année, 3^e période, tome 94, année 1889, livraison du 15 août, II, page 729 (paragraphe cité et sa note 1).

« Et la pitié, n'a-t-elle pas l'amour pour générateur ? Il l'a créée en faisant, de la vierge, une mère attendrie sur la faiblesse de l'enfant. La tendresse de l'amant pour la douce, faible, enfantine bien-aimée, n'est qu'un sentiment imité. Don Juan, une fois encore, aurait donc raison de considérer l'amour comme *le nœud des choses*⁴⁰. »

Ainsi toujours l'Amour et toujours la Pitié.

C'est là la réponse d'Aicard à ceux qui, tourmentés – en ce temps de névrose – cherchent leur voie dans la philosophie de leurs auteurs. Et pénétré de sa mission, il s'est dit que l'œuvre du poète était de faire une âme nouvelle à la France nouvelle, parce que notre âme – presque blessée dès sa venue – c'est l'âme de la France tout entière.

Son idéal, sa Foi, son Espérance, il veut les cultiver en nous qui sommes nés tandis que les sabres prussiens ferraillaient sur les pavés de nos villes, pour nous donner la force de croire à notre âme et d'y croire toujours. Et sa philosophie peut se résumer en ces quelques mots inscrits dans la préface de *La Femme de Claude* d'Alexandre Dumas : « Il ne s'agit plus d'être spirituel, léger, libertin, railleur, sceptique et folâtre ; en voilà assez pour quelque temps au moins. Le Dieu, la nature, le travail, le mariage, l'amour, l'enfant, tout cela est sérieux, très sérieux et se dresse devant toi. *Il faut que tout cela vive ou que tu meures*⁴¹. »

⁴⁰ AICARD (Jean), *Don Juan ou la Comédie du siècle*, « Préface », page VI-VII.

⁴¹ DUMAS (Alexandre, fils), *La Femme de Claude*, comédie en trois actes, 1/ Paris, théâtre du Gymnase-Dramatique, 16 janvier 1873. La référence donnée par Amoretti est erronée ; la citation provient en fait de BOURGET (Paul), *Le Disciple*, Paris, Alphonse Lemerre, 1889, in-16, XII-364 pages, préface « À un jeune homme », page IV. — À la suite de cette citation, Jean Aicard a rajouté : « Et, selon Jean Aicard, il ne s'agit point de *[un mot illi-*

§ III – Le dramaturge

Une sorte de fatalité semble peser sur Jean Aicard dans ses relations avec la Comédie-Française ; et pour expliquer comment cet auteur, dont chacun connaît le caractère doux et aimable, pour bien expliquer l'attitude révolutionnaire qu'il a prise au sujet du *Père Lebonnard* il suffit d'étudier sa carrière dramatique et d'y collectionner les vexations et les déboires qu'il a subis.

Lorsqu'en 1873 – après le succès de *Mascarille*⁴², à-propos en vers – M. Perrin, administrateur de la Comédie-Française, lui dit : « Votre vers est un vers de théâtre, il faut travailler pour la Comédie-Française », Aicard se décida tout à fait à consacrer au théâtre une partie de son talent et de son labeur et c'est peut-être ce mot qui décida la carrière dramatique de notre compatriote.

sible] chacun de nous, et réformer à soi tout seul, le monde entier. La vue du poète, son effort, son conseil, sont pratiques et essentiellement applicables, comme en témoignent ces vers où se résument sa doctrine et sa foi :

Et ne dis pas : « Seul pour le nombre,
Quel bien fera mon humble amour ? »

(extraits de *Le Dieu dans l'homme*, poème « Un pour tous », page 113).

⁴² Pour l'anniversaire de la naissance de Molière, le 15 janvier 1873, la Comédie-Française produisit un court monologue écrit par Jean Aicard, délicieux d'invention et d'écriture, qui fut dit par Coquelin aîné. Cet à-propos en vers séduisit tant le public qu'il fut repris par le même théâtre pour la fête de l'année suivante. L'auteur met en scène le valet Mascarille qui arrive tout essoufflé de l'Olympe et raconte que Jupiter a fait jouer l'*Amphitryon* de Molière par les dieux eux-mêmes interprétant leur propre rôle. En cette année 1873, Jean Aicard avait bien abordé la scène : il n'en était, certes, qu'aux piécettes en un acte ou aux à-propos de circonstance, mais ces travaux de débutant lui permirent de se familiariser peu à peu avec le monde théâtral, dont la consécration était alors obligatoire pour tout écrivain voulant accéder à quelque notoriété.

En 1875, il présente une pièce : *Le Baiser de la reine* ; elle est reçue à corrections⁴³. Mais l'auteur sait déjà de quelles illusions est faite cette promesse ; de là le sentiment d'irritation que donnent à un auteur les habitudes chicanières et tracassières des comédiens qui n'ayant aucune puissance de créateur ne peuvent pas s'arroger le droit de juger une œuvre.

Et dans une attitude toute de franchise qui est son caractère propre et que l'on retrouve dans tous ses incidents avec la Comédie-Française, il demande une réponse catégorique.

Ainsi interrogé, l'Administrateur général répond qu'il lui est impossible de jouer *Le Baiser de la reine*.

Aicard, renonçant à sa pièce, écrit alors *Smilis*, en trois actes et en prose, qui trouve chez M. Perrin le même refus que la précédente⁴⁴.

⁴³ Il s'agit plutôt ici de l'année 1874. En effet, aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 19, il existe trois mises au net de cette pièce. La plus achevée, ne portant aucune correction, paraît être la version définitive lue aux comédiens ; elle porte la mention : « *Le Baiser de la Reine. Comédie en un acte en vers. Admise à la lecture dans la séance du 14 avril 1874* ».

⁴⁴ Saisissant raccourci ! Le comité de lecture de la Comédie-Française reçut *Smilis* à l'unanimité le 1^{er} février 1883. Mais la troupe avait plusieurs pièces en attente, déjà annoncées et programmées, et les répétitions ne purent débiter qu'à la fin du mois de novembre. La première eut lieu le mercredi 23 janvier 1884. Accueillie avec faveur par le public des premières soirées, *Smilis* fut victime d'une cabale et retirée après dix représentations, malgré ses excellents interprètes (Gustave Worms, *Georges Richard* ; Edmond Got, *Martin* ; Laroche, *commandant Richard*). — Entre temps, Jean Aicard avait apporté au théâtre *Les Adieux de Bressant* (à-propos, Paris, Comédie-Française, 27 février 1878), *À Corneille* (stances, Paris, Comédie-Française, 6 juin 1878), *Molière à Shakespeare* (prologue en vers, Londres, Gaiety Theater, 2 juin 1879), *William Davenant* (comédie en un acte et en vers, Londres, 12 juillet 1879), *L'Avocat de Venise* (un acte en vers écrit en 1879 à la demande de Sarah Bernhardt mais créée seulement en février 1887), *L'Épreuve galante* (comédie en un acte et en vers, Marseille, représentation privée, 23 janvier 1881), *Le Balcon* (comédie en un acte, Paris, théâtre de la Porte-Saint-Martin, 10 avril 1881), *L'Amour gelé* (comédie en un acte et en prose, Paris, théâtre des Nations, fin mars 1882), *La Comédie-Française à Alexandre Dumas* (à-propos en vers, Paris, Comédie-Française,

Notre auteur ne se décourage pas cependant. Il est résolu à utiliser les qualités théâtrales qu'on lui a révélées et qu'il se sent et un jour, après la lecture de *Othello* de Shakespeare, enthousiasmé il traduit le poète anglais, en prenant d'abord le cinquième acte. Puis, comme il connaît les habitudes des directeurs de théâtre, il va lire ce cinquième acte à l'administrateur de la rue Richelieu, faisant bien observer qu'il ne veut consacrer un temps précieux à la traduction d'*Othello* en vue du théâtre que dans le cas où, d'après son jugement sur le cinquième acte, le directeur prendrait l'engagement de jouer la pièce tout entière.

M. Perrin répond que si les quatre autres actes ressemblent à celui qu'il a entre les mains, le poète peut être certain d'être représenté.

Se fiant à cette promesse Aicard vient compléter son *Othello* à La Garde et bientôt il put montrer à M. Perrin une traduction complète.

Il lui est alors répondu : « Vos quatre actes sont aussi bons que le cinquième, mais je ne vous jouerai pas... ou du moins pas tout de suite. »

Mais l'acteur Bressant quittant la Comédie-Française, on représenta un acte d'*Othello* à sa représentation à bénéfice.

M. Mounet-Sully et M^{me} Sarah Bernhardt furent chargés des principaux rôles. Ce fut un grand succès, mais il n'avait tenu qu'à un fil que l'acte que l'acte ne fût pas joué.

En effet au beau milieu des répétitions la célèbre tragédienne s'était prise de querelle avec son partenaire et avait rendu le rôle. On était cependant parvenu à la calmer et la représenta-

4 novembre 1883). Pour de plus amples développements, voir PAPIN (Jacques), « *Othello ou la tentation shakespearienne de Jean Aicard* », *Actes du colloque Jean Aicard*, 5 juin 2010, Toulon, pages 42-54, en particulier les pages 42 et 51 note 5.

tion eut lieu. Mais elle n'eut pas de suite. *Othello* attend encore à l'heure qu'il est ⁴⁵.

En 1879 on demanda à Jean Aicard un prologue pour l'inauguration des représentations que la Comédie-Française devait donner au *Gaiety Theater* à Londres pendant que l'on ferait des réparations au plafond de la rue Richelieu.

Jean Aicard écrit le prologue que M. Got devait dire avec tant de succès et demande ensuite une lecture pour un acte en vers intitulé : *Davenant*.

La lecture est ajournée ; puis un beau jour on se décide enfin à envoyer le poète et son manuscrit par-delà le détroit où le comité se réunit ⁴⁶.

L'audition pour avoir lieu dans une simple chambre d'hôtel n'en revêtit pas moins tout son caractère cérémonial. La pièce lue on fit passer l'auteur dans une chambre voisine et les juges entrèrent en délibération.

Mais ici les portes n'étaient pas capitonnées comme celles du Théâtre-Français et le poète entendit, malgré lui, plus d'une

⁴⁵ La représentation au bénéfice de Prosper Bressant fut donnée le mercredi 27 février 1878. La pièce – très remaniée – fut finalement créée le lundi 27 février 1899 par les acteurs de la Comédie-Française.

⁴⁶ La réalité est plus complexe. Jean Aicard arriva à Londres au début juin 1879 avec les acteurs de la Comédie-Française et son prologue *Molière à Shakespeare* fut récité à la première représentation. Il n'acheva son *Davenant* qu'à la mi-juin 1879 car il avait entièrement remanié la première version de sa pièce (cf. archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, correspondance, lettre de Jacqueline Lonclas à Amédée André écrite de Londres et datée du lundi 16 juin 1879). Le directeur de la Comédie-Française n'avait pu partir avec ses acteurs en raison de l'agonie puis du décès de son épouse et il ne put rejoindre la troupe qu'à la mi-juin : la pièce de Jean Aicard fut alors soumise au comité, acceptée, puis lue et distribuée aux acteurs. Début juillet, Sarah Bernhardt renonça à interpréter le rôle de William, qui fut donné à Adeline Dudlay ; et la pièce fut donnée le samedi 12 juillet lors de la soirée d'adieu. Voir PAPIN (Jacques), « Othello ou la tentation shakespearienne de Jean Aicard », *Actes du colloque Jean Aicard*, 5 juin 2010, Toulon, pages 42-54.

critique. « Que d'efforts pour ne pas entendre, raconte-t-il gaiement. Je toussai. Je m'éloignai. En vain. Plus d'un mot cruel me vint aux oreilles ⁴⁷. »

Cependant la porte s'ouvre ; M. Perrin paraît et vient mettre fin aux angoisses de l'auteur : la pièce a été reçue à l'unanimité.

Avec les répétitions les déboires recommencent à nouveau. Au bout de six semaines, M^{lle} Sarah Bernhardt pour qui avait été écrit le rôle de William Davenant, eut un gros mouvement d'humeur et rendit le manuscrit. Cela n'empêcha cependant pas la pièce d'être représentée avec succès, M^{lle} Dudlay s'étant chargée du rôle ⁴⁸.

Plus tard *Davenant* fut joué à Paris, à la Porte-Saint-Martin et avec les artistes de la Comédie-Française lors d'une fête que donna l'Association de la jeunesse française. Ce fut un véritable triomphe ⁴⁹.

Si nous nous attardons ainsi sur ce petit acte, c'est qu'il contient l'idée essentielle du *Père Lebonnard*. Le rôle du vieux Davenant, l'aubergiste de *La Couronne*, père putatif de William, est au fond le même que celui de l'horloger Lebonnard que nous avons étudié tout à l'heure et sur lequel nous reviendrons après avoir parlé de *Smilis*.

M. Perrin avait engagé Aicard à ne pas présenter *Smilis* à la Comédie : « Vous êtes un idéaliste, lui avait-il dit, et le courant n'est pas aux drames de cette nature. »

⁴⁷ Confidence inédite révélée ici par Henri Amoretti.

⁴⁸ Adeline Dulait, dite Dudlay, née le 22 avril 1858 à Bruxelles (Belgique), décédée à Paris le 15 novembre 1934, fit une belle carrière de tragédienne comme sociétaire de la Comédie-Française.

⁴⁹ Plusieurs fois renvoyé pour divers motifs, *William Davenant* fut finalement interprété à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le dimanche 23 avril 1882. Voir *Le Petit Var*, 3^e année, n° 578, mercredi 26 avril 1882, page 2, colonnes 2-3, « Le William Davenant de Jean Aicard ».

Mais Émile Augier, qui s'était passionné pour *Miette et Noré* dont le dénouement lui avait révélé un auteur dramatique, avait demandé une pièce de vers au poète. Aicard lui porta *Smilis*.

Augier s'éprit de l'œuvre et après avoir indiqué des corrections et trouvé matière à quatre actes dans les trois qui étaient faits, prédit un gros succès.

— M. Perrin m'a refusé la lecture devant le comité, dit notre compatriote.

— Bah ! il en sera quitte pour l'accepter maintenant.

En effet la pièce est bientôt reçue à l'unanimité et avec un enthousiasme tel que M. Delaunay adressa ses félicitations à l'auteur avant même que le comité eût délibéré – comme l'a raconté M. Legouvé dans son journal *Le Temps*⁵⁰.

C'est en apprenant le succès de la lecture que M. Legouvé écrivit aussi dans le même journal un article en l'honneur d'Émile Augier qui venait d'appuyer si vigoureusement un de ses jeunes confrères⁵¹.

Les répétitions marchèrent et tout allait pour le mieux lorsqu'à la représentation tout changea.

La presse se montra d'une sévérité aiguë. Sarcey surtout fut acharné⁵².

Cependant d'autres constatèrent le succès et M. Moutet écrivit dans *La Paix* : « C'est un succès arraché à un public récalcitrant, mais c'est un succès. »

Chose étrange ! plusieurs des représentations qui suivirent la première furent reçues avec acclamations par le public parisien. On rappelait après chaque acte.

⁵⁰ L'anecdote ici évoquée se trouve dans l'article de Legouvé cité au paragraphe suivant.

⁵¹ Article publié dans *Le Temps*, 23^e année, n° 7957, mercredi 7 février 1883, page 2, colonnes 2-3, « Chronique », sous la signature « E. L. » [Ernest Legouvé].

⁵² Cf. notamment son feuilleton très critique dans *Le Temps*, 24^e année, n° 8310, lundi 28 janvier 1884, pages 1-2, colonnes 1-6.

Et d'ailleurs le succès d'émotion a été grand toutes les fois qu'on n'avait pas affaire au public sceptique et mondain. Mais pour l'intérêt de la pièce elle-même, pour assurer son avenir, il aurait fallu un plus grand nombre de représentations. La Comédie-Française pouvait défendre une œuvre qu'elle avait reçue avec tant d'éloges excessifs.

Elle l'abandonna trop tôt.

Néanmoins le public de province fit partout un bon accueil à ce drame. *Smilis* a fait en France une tournée complète.

Un détail intéressant.

Ceux qui approchent M. Mounet-Sully ont pu lui entendre dire souvent que le rôle de l'amiral est un de ceux qu'il jouera le plus volontiers un jour.

C'est qu'en effet l'amiral Kerguen est bien sympathique. En Grèce il a sauvé une petite fille trouvée parmi les ruines fumantes d'un village incendié. Comme il débarquait en France, il apprit la mort de sa femme et de sa fille à peine née. Alors tout son amour il le mit sur la petite *Smilis* et l'enfant grandit sous la protection de l'amiral et de son fidèle serviteur, le vieux second-maître Martin.

Un jour il fallut songer à marier la jeune fille. « Marier son enfant unique, ah ! que cela est cruel !... Toutes les mères savent cela⁵³ ! » dit-il à son ami le commandant Richard.

Cependant, comme M^{me} Nerval demandait sa main pour son fils, *Smilis* interrogée répond à l'amiral : « Une autre maison ?... J'aime trop la nôtre, et je ne veux pas d'autre mari — que vous⁵⁴ ! »

⁵³ AICARD (Jean), *Smilis*, Paris, Paul Ollendorff, février 1884, in-8°, 89 pages. J'ai consulté le texte dans le volume II du *Théâtre* (Paris, Ernest Flammarion, avril 1911, in-18), pages 173-313 ; acte I, scène VIII, pages 207-208.

⁵⁴ AICARD (Jean), *Smilis*, acte I, scène x, page 219.

Et sur ces paroles l'amiral croit pouvoir devenir le mari de Smilis.

L'enfant ignore tout de la vie et quand Kerguen veut lui parler en époux, elle ne sait que lui répondre en fille aimante et dévouée et ses paroles naïves le ramènent sur les traces même de sa paternité. Brusquement alors il s'aperçoit qu'elle ne peut être que sa fille et qu'il n'a pas le droit de détruire toute cette éducation de chaste ignorance et de sainte pureté qu'il a donnée à Smilis. Il ne sera que de nom son mari.

Et à la préfecture maritime de Toulon où il vient d'être appelé il feint d'avoir pris son parti et cherche l'oubli dans le travail.

Mais Smilis s'ennuie ; à peine trouve-t-elle quelque distraction dans ses entretiens avec Georges Richard, neveu du commandant Richard, aide de camp de l'amiral. C'est que son âme s'ouvre lentement à l'amour.

Georges de son côté pressent le péril ; mais il se croit assez fort pour résister à la passion insensée. Il lutte. Il est vaincu. Homme d'honneur avant tout il va doit à l'amiral et lui dit : « J'aime votre femme⁵⁵ ».

L'autre lui répond par un ordre de service.

Car il s'est senti coupable. Il s'est dit qu'il a volé à l'enfant et la liberté de son âme et les droits de son cœur et il n'a plus qu'une pensée : les lui rendre. Cependant il ne se condamne définitivement qu'après une épreuve dernière, alors qu'il s'est bien pénétré de l'amour de Georges et de Smilis : « Voyons Richard ! ton métier de marin n'est-il pas de mourir, seul à ton bord, pour sauver le dernier de tes hommes⁵⁶ ?... » « Elle se meurt de tristesse ! C'est ma vie qui la tue ; je meurs pour qu'elle vive ! Ce n'est pas un suicide : — c'est une mort qui

⁵⁵ AICARD (Jean), *Smilis*, acte III, scène XVIII, page 285.

⁵⁶ AICARD (Jean), *Smilis*, acte IV, scène VI, page 310.

sauve ; — c'est un rachat⁵⁷ ! ». Et il s'empoisonne et tombe tandis que tonne le canon du soir pour le salut aux drapeaux qu'on amène.

Telle est cette pièce. Comme dans toutes les œuvres d'Aicard les mobiles de l'action, de même que le dénouement sont d'une philosophie à laquelle le pessimisme actuel ne nous a point habitués. C'est toujours la bonté et le dévouement qui dirigent les scènes, qui amènent le dénouement.

Ce à quoi s'acharnaient donc les critiques parisiens, ce qu'ils attaquaient dans *Smilis*, c'est l'idéalisme moral qui, en effet, n'est plus de mode, mais pour lequel le poète n'a jamais cessé de combattre et avec lequel, en fin de compte, il vient d'obtenir l'éclatant succès du *Père Lebonnard*, succès qui peut se caractériser ainsi : « un succès de poète idéaliste à une époque essentiellement matérialiste et sceptique », à une époque où la crudité du vrai primant tout, les images du style ne sont plus considérées que comme des airs empruntés qui détruisent le réel du personnage ; et les écrivains d'aujourd'hui se sont souvent vantés d'avoir moins le souci du Beau que celui du Vrai. Et quel vrai ?

L'ont-ils pris ce vrai dans l'étude de l'âme, des sentiments ? Non ! Ils semblent se complaire à la réalité des milieux vils dans lesquels agissent leurs personnages. Et ces personnages sont des êtres sans volonté, sans âme ; ce sont des fantoches inertes, conduits par leur instinct et leur tempérament, ce sont des marionnettes sans pensée virile.

Les poètes de cette école sont donc des poètes de description. Ils abondent, sans doute, en mots rares, en sonorités curieuses, en rimes superbes ; mais dans leur œuvre, on ne trouve rien pour l'esprit, ni pour le cœur.

⁵⁷ AICARD (Jean), *Smilis*, acte IV, scène VI, page 309.

Montaigne aurait dit qu'ils laissent la conscience et l'entendement vides⁵⁸. Le public, lui, s'est dit : « La poésie n'intéresse plus ».

Car s'il se peut que l'on s'intéresse à des marionnettes, si l'on s' imagine qu'elles représentent des hommes, on ne s'intéresse plus même aux hommes du jour où l'on acquiert la conviction qu'ils ne sont au fond que des marionnettes.

En présence d'une pareille décadence, Jean Aicard a songé que la meilleure poésie était la poésie simple, toute de sentiments, telle que l'ont comprise Lamartine, Hugo et Musset.

Et il a eu l'idée de mettre cette poésie au service d'une action de haute morale.

C'est de cette idée qu'est né le *Père Lebonnard* « ce type si soigné, si plein de nuances subtiles, si *shakespearien* par son mélange réaliste de qualités et de faiblesses » comme l'écrivait Tom Taylor à l'auteur, et il ajoutait : « Je saisis l'occasion pour vous renouveler la bonne opinion que j'ai comme étudiant de Shakespeare, sur votre traduction d'*Othello*. Aujourd'hui comme autrefois j'en suis émerveillé. Les difficultés d'y réussir étaient immenses, vous les avez vaincues. »

Le Père Lebonnard fut commencé à La Garde. Les dernières scènes en furent écrites à Saint-Raphaël, chez Alphonse Karr.

Tout de suite de funestes présages semblèrent annoncer à l'auteur les déboires que cette pièce allait lui amener.

D'abord ce fut dans une promenade en mer. Aicard qui avait porté son manuscrit, le fit tomber à l'eau. Il put le sauver cependant⁵⁹.

⁵⁸ MONTAIGNE (Michel de), *Essais*, Bordeaux, S. Millanges imprimeur ordinaire du roi, 1580, livre premier, chapitre XXV « Du pédantisme », pages 167-185. Notamment, page 172 : « Nous ne travaillons qu'à remplir la mémoire et laissons l'entendement vide ».

⁵⁹ Toutes les informations contenues dans ce paragraphe et les deux précédents sont ici révélées par Amoretti.

Puis, plus tard, le vieil ermite de Saint-Raphaël écrivit comme s'il lisait dans les étoiles :

Mon cher Aicard,

Décidément, vous avez un grand et vrai talent, j'espère qu'on vous le paiera en gloire et en argent. Mais sur quoi vous pouvez compter, c'est qu'on vous le fera payer.

Jean Alphonse Karr⁶⁰.

Enfin le 10 juin 1886, jour de la lecture devant le comité réuni en séance solennelle le poète, au moment d'ouvrir le manuscrit fit basculer le pupitre et pupitre et manuscrit s'en allèrent avec un fracas lamentable⁶¹.

Décidément, c'était trop.

« Un Romain n'aurait pas lu » s'est écrié depuis Jean Aicard. Il lut cependant.

« Mon cher poète, lui dit Jules Claretie, je suis heureux de votre succès, car c'est la première pièce reçue sous ma direction. »

La pièce est reçue, on ne parle pas de corrections, ni de suppression d'acte.

Rien ne trahit mieux d'ailleurs la bonne impression qu'on en avait à la Comédie que cette lettre de l'administrateur général, écrite plus de six mois après la lecture : « Bonne année mon cher Aicard, et si *Lebonnard* passe cette année, l'année sera bonne pour vous et pour le théâtre. Mais vous savez qu'il faut

⁶⁰ Alphonse Karr avait écrit ces lignes au dos d'une photographie le représentant, après que Jean Aicard lui eût lu *Le Père Lebonnard*, dans sa villa *Maison Close* à Saint-Raphaël. Cf. AICARD (Jean), « Histoire d'une pièce. L'acteur Novelli à Paris », *La Revue du Palais*, mercredi 1^{er} juin 1898, page 481. PASCAL (Félicien), « Jean Aicard », 27 avril 1912, coupure de presse non identifiée, carton 1 S 43, agenda n° 5, pages 73-74 (archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard).

⁶¹ Anecdote inédite révélée par Amoretti.

de la patience... J'ai, croyez-le, autant de hâte que vous à voir Got dans son vivant et touchant bonhomme. »

Donc au jour du 1^{er} janvier 1887, le manuscrit avait encore l'heur de plaire à messieurs les comédiens du Théâtre-Français et à leur directeur.

Les répétitions sont fixées en février. Mais voilà que tout aussitôt chacun des interprètes se mit à demander des suppressions, le metteur en scène déclare qu'il y a là des situations impossibles, et faisant chorus le directeur fait observer que la pièce serait bien mieux en trois actes.

Justement Aicard remaniait son drame ; il le rapporte bientôt et M. Got déclare par la voix de son directeur que les modifications apportées équivalaient à la suppression d'un acte.

Et les répétitions commencèrent ⁶².

Alors on s'aperçoit tout d'un coup que Jean Aicard avait un grand talent de diseur, et que sa voix chaude, vibrante, les avait tous séduits. Certes ils avaient pleuré à la lecture ; sans doute *Le Père Lebonnard* leur avait paru un chef-d'œuvre. À quoi bon le nier ! Mais à la scène c'était autre chose.

« Qu'avez-vous donc appris au Conservatoire, répondait Jean Aicard ? J'ai le don d'émouvoir jusqu'aux larmes, dites-vous ! Que n'en faites-vous autant ? C'est votre métier après tout ! »

Les raisons des comédiens étaient donc mauvaises. M. Worms ⁶³ en avait d'autres, lui, et il écrivait ceci en novembre

⁶² « Mardi prochain, la pièce en trois actes et en vers de M. Jean Aicard, *le Père Lebonnard*, entrera en répétitions. Interprètes : MM. Got, Laroche, Worms, Le Bargy ; M^{mes} Pauline Granger, Baretta, Pierson et Muler. » (*Journal des débats politiques et littéraires*, vendredi 24 février 1888, page 4, colonne 3, « Théâtres et Concerts »).

⁶³ Gustave-Hippolyte Worms (1836-1910), acteur sociétaire de la Comédie-Française et auteur dramatique.

1887 : « Je crois qu'il avait été question de fondre le premier et le deux en un seul. Est-ce fait ? On a parlé de cela au dernier comité et vous *feriez bien d'y penser*. Voilà surtout ce que je tenais à vous dire, pour des raisons à moi. »

M. Worms ne daigna pas s'expliquer davantage sur ces raisons. Jean Aicard dut les ignorer toujours lui qui, pourtant, ne se refuse jamais à trouver bons les conseils qu'on lui donne.

Et les répétitions s'éternisaient. L'auteur corrigeait, allongeait, supprimait ; mais personne n'était content.

Enfin, un soir en rentrant chez lui, il trouve, griffonnées sur une enveloppe, cinq ou six lignes de M. Got qui lui apprennent que le troisième acte, ce fameux troisième acte pour lequel la pièce avait été reçue à l'unanimité, était impossible à mettre en scène.

— Et pourquoi donc s'il vous plaît ?

— Parce que ce n'est pas du théâtre.

Décidément c'était trop fort, mais l'auteur ne perdit pas patience encore.

Les interprètes manifestaient une mauvaise volonté évidente qui frisait même l'insolence et l'un d'eux alla jusqu'à interrompre le poète qui commençait une remarque :

— Écoutez-moi...

— Non monsieur, vous me parleriez pendant dix ans que je ne vous écouterai pas.

Puis M. Worms et M^{me} Worms-Baretta rendirent leur rôle. Et vaguement M. Jules Claretie parla d'*Othello*.

Enfin un jour par-dessus tous les conseils, par-dessus tous les épigrammes, par-dessus tous les apitoiements, par-dessus tout un feu d'artifice d'insolence on lui lança comme bouquet suprême qu'il fallait six mois au moins pour mettre la pièce au point.

C'était le comble ; et le poète reprit son manuscrit ⁶⁴.

Tout aussitôt c'est un déluge de protestations d'amitié et de dévouement qui l'assaille. M. Claretie écrit *qu'il aime beaucoup Aicard homme et talent* ; qu'il est prêt à jouer *Davenant* ou *Othello* quitte à reprendre plus tard la question Lebonnard.

En fin de compte M. Antoine ayant demandé la pièce à son auteur, elle fut jouée au Théâtre-Libre avec un prologue : *Dans le guignol* ⁶⁵.

L'administrateur de la Comédie-Française s'inquiétait de ce prologue qui devait amener la rupture définitive et empêcher à jamais la représentation d'*Othello* qu'il avait promise. Mais Jean Aicard ne renonça point à défendre une cause qui était celle de tous ses confrères, celle de l'indépendance des auteurs vis-à-vis des comédiens qui les martyrisent et qui les conduisent de coupures en corrections au découragement définitif ⁶⁶.

⁶⁴ Les répétitions de *Lebonnard* furent suspendues à la fin mars 1888, l'auteur voulant apporter des modifications importantes. Elles devaient reprendre en septembre mais, les remaniements apportés durant l'été n'ayant satisfait personne, l'auteur retira sa pièce à la fin du mois d'août.

⁶⁵ La pièce fut finalement créée le lundi 21 octobre 1889 sur le Théâtre-Libre, par les acteurs de la troupe dirigée par André Antoine. *Dans le Guignol* est un à-propos aristophanesque en un acte et en prose, qui représente la répétition d'une pièce où le directeur et les acteurs s'emploient à rendre la vie dure à l'auteur, où les acteurs de la Comédie-Française répètent avec beaucoup de mauvaise volonté. Dans cet acte, Jean Aicard soulève et discute devant le public la grave question de l'indépendance de l'auteur dramatique en face de ses interprètes.

⁶⁶ Par un décret supposé signé à Moscou le 12 octobre 1812, Napoléon I^{er} réorganisa la Comédie-Française en la transformant en une association d'une trentaine de sociétaires cooptés, ayant pour mission de sauvegarder l'héritage dramatique français et de l'enrichir de nouveaux chefs-d'œuvre. Une disposition, fort controversée, confia à un simple comité d'acteurs le soin d'admettre ou de refuser les pièces à jouer. De nombreux auteurs s'élèverent contre cette prérogative, en la déclarant abusive... mais les acteurs tenaient à leur privilège et ne renoncèrent jamais à l'exercice de leur pouvoir ! Jean Aicard, justement ulcéré contre les prétentions exorbitantes des acteurs, prit la tête de la fronde et rédigea, en février 1891, sa *Pétition contre le décret de Moscou*.

On sait quel est le succès qui a accueilli *Le Père Lebonnard*. Comme toujours, cependant, des critiques se sont élevées.

D'aucuns ont haussé doucement les épaules devant les angoisses de Lebonnard en apprenant la décision de son fils : se faire soldat.

C'est qu'ils ignoraient peut-être la répulsion – et je ne dis pas l'horreur – des familles pour cette vie de caserne, pour ce service militaire qui leur ravit pendant un temps plus ou moins long un être qu'ils aiment et cela même au moment de sa virilité la plus absolue.

S'ils avaient vu les larmes que cause le départ des conscrits, ils comprendraient sans doute qu'un père s'alarme de ce que son fils veuille passer par les misères dont nous parle M. Descaves ⁶⁷, alors que chez lui il a tout le bien-être qui fait la joie de vivre.

D'autres ont objecté sur le côté antipathique de Marthe.

L'intention de l'auteur n'était pas de faire un personnage de convention. Il a voulu seulement peindre un caractère vrai. Il se peut que Marthe soit blâmable ; le public peut la condamner.

Quant à la phrase de M. Sarcey, « le quatrième acte est un effondrement ⁶⁸ », nous n'y répondrons que par l'article de M. Marcel Fouquier et que nos lecteurs trouveront dans les *Testimonia* ⁶⁹.

⁶⁷ Amoretti évoque ici Lucien Descaves (1861-1949) et son roman *Sous-Offs* (Paris, Tresse et Stock, 1889, in-18, 443 pages, nombreuses éditions) qui valut à l'auteur et à son éditeur un procès retentissant pour injures contre l'Armée.

⁶⁸ SARCEY (Francisque), *Quarante ans de théâtre : feuilletons dramatiques*, Paris, « Bibliothèque des Annales politiques et littéraires », 1900-1902, huit volumes in-18. Voir le volume 7, 1902, chapitre « Jean Aicard. Le Père Lebonnard », page 190.

⁶⁹ L'article en question ne se trouve pas dans les dits *Testimonia* qui ne contiennent que bien peu de choses et paraissent avoir été vidés de leur contenu. Il ne peut s'agir que de l'article – cité également plus loin – de

§ IV.

Jean Aicard n'a pas dit son dernier mot.

Après avoir été le poète sincère de *Miette et Noré*, le chancre délicat du *Livre des petits*, le dramaturge puissant du *Père Lebonnard*, il se prépare de nouveaux succès avec le roman qu'il doit aborder bientôt avec le *Roi de Camargue*, actuellement sous presse⁷⁰.

Le titre seul dit sous quel ciel se déroule l'action. La Camargue, halte de bohémiens, les ibis du delta du Rhône, les émanations palustres du Valcarès⁷¹, le mauvais charme exhalé des tribus vagabondes, une mystérieuse évocation du delta, le cœur simple du paludier aux prises avec l'égyptiaque beauté de la tzigara⁷², voilà le côté pittoresque qui a séduit notre poète.

Il a aussi un second roman, mais à l'état d'ébauche seulement. C'est la Provence orientale avec les montagnes boisées de l'Esterel, les vallées, les horizons dentelés à perte de vue ; ce sont les calanques et la mer furieuse, les plages, les villas, les yachts, c'est enfin le rude paysan des restanques et le bourgeois villégiaturant, le snob tuberculeux en quête d'une hématoxanthine vivifiante sur les bords de la Méditerranée⁷³.

Marcel Fouquier, « Drame et Comédie », *La Nouvelle Revue*, 11^e année, tome 61^e, novembre-décembre 1889, pages 148-155. Marcel Fouquier (1866-1961) fut un homme de lettres bien connu, auteur d'une littérature grand public – châteaux, jardins, Paris au XVIII^e siècle – mais aussi critique littéraire et dramatique.

⁷⁰ Cette indication est l'élément principal pour la datation du manuscrit d'Amoretti. — Le roman est sorti en librairie en décembre 1890.

⁷¹ Plutôt nommé aujourd'hui : étang de Vaccarès.

⁷² Nommée, dans le roman, « la tzigane » ou Zinzara.

⁷³ Amoretti évoque ici *L'Ibis bleu*, qui sera d'abord publié en feuilletons dans le *Journal des débats politiques et littéraires*, du dimanche 30 avril au jeudi 29 juin 1893 ; puis à Paris par Ernest Flammarion à la fin juin 1893.

C'est dans ce chantier littéraire de La Garde que s'écrit le meilleur de son œuvre. C'est là que se révèle un individu que – malgré la notoriété qui de jour en jour s'affirme autour de son nom – on ne connaît pas encore, le Jean Aicard chez lui, le Jean Aicard qui laisse vagabonder sa parole et son rire aux fantaisies de son cœur.

C'est là qu'il nous a été donné de le voir souvent avec sa tête de Christ – brune et souffrante – allumée par la flamme de ses prunelles, sous l'échevellement de sa chevelure de barde. C'est là que nous lui avons entendu conter avec la verve qu'on lui sait toutes les tracasseries subies par son *Père Lebonnard*.

Un jour que nous lui demandions pourquoi dans ce concert d'éloges, M. Francisque Sarcey tout en rendant hommage à la puissance du troisième acte avait jeté une note particulièrement discordante, le poète nous communiqua le *Dossier du Sieur Lebonnard*.

Nous feuilletons à la lettre S – Sarcey – et F – Henry Fouquier. De ce dernier nous trouvons l'article des *Annales politiques et littéraires* où Aicard est accusé d'avoir répondu à la bienveillance de M. Sarcey par l'ingratitude et aussi une copie de lettre adressée à Henry Fouquier par l'auteur du *Père Lebonnard* et que nous résumons.

Après *Smilis*, M. Sarcey qui jusqu'ici était au mieux avec Aicard raconta dans un feuilleton que malgré l'insuccès de sa pièce, l'auteur avait obtenu de M. Marck⁷⁴ à force d'éloquence méridionale une tournée qui forcément serait onéreuse pour l'impresario.

Mais, entre 1890 et 1893, Jean Aicard fit également imprimer *Le Pavé d'amour*, publié à Paris par Paul Ollendorff en juin 1892.

⁷⁴ Joseph-Xavier-Émile Marck (1832-1899), acteur de renom, dirigea les théâtres d'Angers (1874-1875), Lille (1876-1879) et Lyon. Il forma ensuite une troupe ambulante dont les tournées rencontrèrent toujours les plus beaux succès.

Or M. Marck qui ne connaissait point M. Aicard, après l'enthousiasme d'une répétition à la Comédie-Française avait traité directement avec M. Royer agent général de la Société des auteurs dramatiques et le lendemain de la première l'auteur déclare à M. Royer qu'il entendait considérer comme nul le traité passé de M. Marck.

M Jean Aicard pouvait donc considérer comme injuste et diffamatoire l'article de M. Sarcey.

« Je n'ai pas touché, écrit-il, un sou des quinze mille francs que me devait M. Marck. Selon l'expression de M. Royer que j'ai vu à ce sujet, il n'y a pas quinze jours au moment de l'article de Sarcey sur *Lebonnard*, c'est un cadeau de quinze mille francs que j'ai fait là à M. Marck⁷⁵. »

C'est seulement après cet incident que le poète s'est défendu en quelques épigrammes qui certes auront moins fait de tort à M. Sarcey que n'en a fait à Aicard l'accusation injurieuse du prince des critiques.

D'ailleurs, il avait le droit et c'était son devoir de se défendre contre des allégations qui touchaient à son caractère et qui, dans le cas, avaient cette gravité d'émaner d'un critique écouté et jusqu'alors bienveillant.

Aicard d'ailleurs doit se trouver vengé par cette longue suite d'ovations qui accueille la troupe Dusart en province. Et l'immense foule des applaudissements n'est pas seulement pour prendre le parti de l'auteur contre la Comédie, mais encore pour manifester au poète un peu de cette émotion qui vous saisit devant cette œuvre si touchante et qui restera une des plus belles dans l'histoire du théâtre moderne.

⁷⁵ Sarcey – probablement mal informé, – ayant plus ou moins accusé Jean Aicard de cupidité, l'écrivain provençal put rétablir facilement la vérité et prouver, bien au contraire, son total désintéressement (voir tous les détails sur cette affaire dans *Le Gaulois*, n° 3054, jeudi 8 janvier 1891, page 1, colonne 6, « Bloc-Notes parisien »).

Aicard est un causeur délicieux. – Sur son divan où il s'assied volontiers une jambe repliée sous lui, ou bien allant à grands pas dans son cabinet, et c'est bien là l'homme du Midi : ou l'agitation fébrile ou la douce somnolence de la sieste, il engage des conversations charmantes d'où l'on tire toujours quelque chose. Et sa voix qui résonne comme un timbre d'or charme et captive ; on voudrait l'entendre toujours, et n'y répondre jamais pour ne point sortir du rêve où elle vous plonge.

Les choses d'ailleurs continuent le rêve.

Le clair soleil provençal jette des reflets d'or partout, enlumine meubles et fauteuils, cithares et tambourins – où des vers crayonnés sur la peau d'âne chantent la gloire de Tavolare qui fut maître en son art. Les chevalets curieux, les bibelots étranges, les armes anciennes ajoutent leurs couleurs et leurs formes paradoxales.

Par-dessus tout Victor Hugo sur son lit de mort – avec un brin d'immortelles cueilli dans le bouquet que le chancre de *Miette* déposa sur la tombe de celui qui fut le roi du siècle.

Puis Molière et Émile Augier – ces maîtres préférés – revivent en plâtre près de Talma au geste superbe.

Tel est son cabinet de travail.

Par la fenêtre la plaine de La Garde avec ses plans, ses vignes nouvelles, ses pièces d'eau où vibrent les plaintes des crapauds, puis les lignes des rails qui vont bleuisant toujours se perdre dans le ciel bleu et plus loin le village qui s'étage jusqu'aux ruines du château que les vents ont démantelé peu à peu.

Loin des bruits de la ville, il pense, il œuvre.

§ V - Conclusions

En résumé nous croyons distinguer dans notre poète deux manières successives très marquées. Il est d'abord un poète

descriptif et un écrivain de tradition littéraire, puis un poète de sentiment et d'idée, d'expression spontanée et préoccupé avec l'émotion de la douleur humaine jusqu'à en être dédaigneux des raffinements de l'art pour l'art.

L'auteur des *Poèmes de Provence*, ce livre où, selon l'expression de Paul Mariéton (*Revue félibréenne*, février 1890), il a donné son idéal classique de notre pays ; l'auteur de la *Visite en Hollande*, de la traduction d'*Othello*, de *L'Éternel Cantique*, du *Livre d'heures de l'amour*, d'*Au clair de la lune* a prouvé toutes les qualités du virtuose – souplesse de langue, variété de rythmes, richesse de rimes, – tout cela mis au service de la pure description, de la pure fantaisie ou de la traduction d'un texte précis ; mais le poète n'a pu se contenter longtemps de cet idéal exclusivement littéraire, et nous le voyons, dans la conclusion de *Miette et Noré*, dans *Le Dieu dans l'homme*, dans *Smilis*, dans *Le Père Lebonnard*, affirmer un idéal moral basé sur la tendresse et le dévouement, l'humanité, la pitié. Dès lors, tout en retrouvant chez lui les hautes qualités littéraires qui l'ont placé au premier rang de nos poètes contemporains, – à égalité même de ses aînés Sully Prudhomme et Coppée, – nous nous rendons très bien compte qu'il les conserve parce qu'elles lui sont définitivement acquises, mais qu'il ne s'en préoccupe plus à la manière des stylistes qui, selon l'expression même de Jean Aicard, ne cessent pas de donner à penser à leur lecteur qu'ils trouvent, à chaque mot, « leur parole plus précieuse que leur émotion ».

Nous ne croyons pas pouvoir insister trop sur une pensée qui nous paraît tout à fait caractéristique et comme la caractéristique propre de notre auteur. Il est même très singulier de voir un descriptif, un poète qui voit en peintre et dont l'expression possède à un tel degré la couleur et, (disait déjà M. Patin

en 1873 à l'Académie française dans son compte rendu des *Poèmes de Provence*) la puissance du relief, détourner ses regards des formes et des apparences joyeuses de la vie, dont la peinture lui a toujours réussi, pour regarder dans le monde des idées l'invisible Beauté que bafoue volontiers le siècle, sceptique, positif et naturaliste.

Jean Aicard, à cette tendance philosophique et même mystique de son esprit, n'a-t-il rien perdu ? Il est bien évident que la réponse à cette question sera tout à fait différente selon qu'elle sera faite par un littérateur de telle ou telle école. Il nous semble que le critique comme l'historien a pour devoir de rechercher le plus possible, en dehors des partis pris des écoles et des coteries, le point de vue personnel de ceux qu'il a à juger. Qu'a voulu faire l'auteur et y a-t-il réussi : voilà la question que tout critique impartial, avant de substituer ses théories et ses propres conceptions à celles de l'auteur, devrait se poser tout d'abord.

Or, Jean Aicard, comme nous venons de le dire, occupe dans la littérature de ce temps une place importante et cela en exprimant librement, sans souci de se rattacher à aucune école, sa nature personnelle primesautière, son idéal particulier dans une langue bien à lui, qu'on pourrait caractériser : « noble dans l'absolue simplicité », d'après une esthétique certainement raisonnée, puisqu'elle apparaît dans plusieurs de ses préfaces.

Voici sur notre poète, à l'appui de notre thèse, une page de pénétrante critique signée dans la *Nouvelle Revue* (1^{er} novembre 1889) du nom de Marcel Fouquier :

Lorsque M. Aicard publia ses premières poésies, M. Sully Prudhomme lui adressa un sonnet où, louant la beauté rayonnante, l'élan et l'éclat lyrique de ses vers, il lui disait :

À Jean Aicard

Tu nous as rapporté de ton pays natal
Ce qui nous manque ici, l'air, le jour et la flamme ;
Ton poème réchauffe et colore notre âme
Comme un reflet brûlant d'azur oriental.

Tu nous montres, à nous qui la connaissons mal,
Ta Méditerranée où la vague se pâme
Sous un ciel triomphant dont la splendeur proclame
Avec des clairons d'or les droits de l'Idéal.

Disciple harmonieux de l'antique cigale,
Je ne te saurai rendre aucune joie, égale
À la sereine ivresse où m'ont plongé tes vers ;

N'en fais que de pareils ou n'en fais jamais d'autres ;
Plains et n'imité pas la tristesse des nôtres
Où ne se sont mirés ni les cieux ni les mers ⁷⁶.

M. Aicard, malgré ce conseil, a fait depuis d'autres vers d'une inspiration très haute, très soutenue et très philosophique, qui méritent précisément qu'on les rapproche de ceux du grand poète des *Épreuves* et des *Vaines Tendresses*. Il n'a jamais cessé de chérir et de chanter la Provence maternelle, ses paysages radieux, ses amours naïves ; et il a conté la touchante aventure de Noré et de Miette, la petite sœur au sourire triste de Magali, qui sut si bien se faire aimer à force de douceur.

Mais en même temps qu'il demeurerait un poète d'une imagination ensoleillée, d'un charme raffiné et populaire (comme dans ces *chansons*, dans ces *romances* adorables, le *Retour*, le

⁷⁶ NB : Amoretti cite le sonnet en entier ; dans son article, Fouquier n'a cité que le dernier tercet.

Torrent, la *Bonne Aventure*, À un *myosotis*, vrais roses sauvages, roses d'anthologie), M. Aicard tentait, lui aussi, de dire en vers pleins de nombre et de gravité les doutes, les douleurs, les devoirs de l'âme moderne. Poète moraliste, M. Aicard a, comme Victor Hugo, la religion de la bonté, la foi mystique de l'amour, qui console les malheureux, qui plaint les révoltés. Mais – la nuance importe – cette foi ne procède pas chez M. Aicard, comme chez V. Hugo, d'un spiritualisme aussi affirmatif que vague. M. Aicard n'est pas un romantique attardé, comme pourraient le faire supposer certaines formes de style. Le poète qui a rêvé le *Dieu dans l'Homme* est bien de son temps, du temps où, après avoir parcouru Darwin, M. Jean Richepin a rimé les *Blasphèmes*. Mais tandis que M. Richepin croit plus logique et plus pittoresque de blasphémer les dieux, M. Aicard croit plus simple, plus sage aussi, d'aimer les hommes. Comme pour M. Renan, comme pour Tolstoï, l'*Évangile* n'est à ses yeux qu'un livre humain, mais d'une morale toute divine. « Aimons, rien n'est si vrai. » La charité, voilà la vérité d'aujourd'hui, plus encore pour les âmes désolées que pour celles qui espèrent.

D'après ce mysticisme moral qui est chez lui une foi sincère et efficace, il semble que M. Aicard ait conçu *a priori* le type de l'amiral Kerguen dans *Smilis* et celui de Lebonnard [...] ⁷⁷.

Il ne nous reste pas grand-chose à ajouter après les lignes remarquables qu'on vient de lire. Toutefois nous demanderons au poète de ne pas se laisser détacher, par la hauteur même de son idéal « presque religieux » des moyens, des projets, de la lutte littéraires.

Il n'a pas échappé à ses amis d'esprit qu'il est un isolé dans la mêlée des écrivains contemporains. Dans sa querelle écla-

⁷⁷ FOUQUIER Marcel, « Drame et Comédie », *La Nouvelle Revue*, 11^e année, tome 61^e, novembre-décembre 1889, pages 149-150.

tante avec la Comédie-Française il n'a pas semblé à tous qu'on ait rendu justice au désintéressement complet, à la loyauté et à la courtoisie de son attitude. M. Fouquier lui-même, que nous venons de citer, regrette que M. Aicard ait donné au *Père Lebonnard* un prologue qu'il appelle « un pamphlet préliminaire »... Ce prologue, nous venons de le lire et nous n'y avons pas relevé un seul mot qui ne soit de pure « discussion d'idées, de littérature et d'art ». Il nous est impossible de plaindre la grande et solide maison contre les murs de laquelle le poète a bravement décoché sa flèche ailée pour défendre avec générosité les droits de l'écrivain au théâtre et notre sollicitude est bien plutôt pour ce croyant à foi sincère et efficace qui avait trouvé, – pour y proclamer, dans un beau drame, son idéal humain et évangélique, – un lieu retentissant comme la Comédie-Française et qui s'est vu, – avec des droits acquis et reconnus ! – forcé de battre en retraite, par fierté pure, devant des chicanes de détails et de mots.

Ce sont là pour les artistes et les penseurs les heures mélancoliques. Jean Aicard a dû les sentir profondément. Il nous semble à nous-même que la Comédie-Française, en rebutant le poète par des taquineries, a commis plus qu'un oubli de ses devoirs envers un homme de lettres : elle a oublié la pensée impersonnelle, généreuse d'une œuvre qui, – reçue d'ailleurs à l'unanimité, – méritait en outre le respect pour l'élévation de ses tendances, « œuvre de pitié où passe un grand souffle d'humanité dans un mystérieux parfum d'Évangile ».

Le Père Lebonnard est deux fois une œuvre d'avenir, par le talent et par la pensée qu'elle exprime. Le succès le plus indiscutable l'accueille partout où on la joue. Tôt ou tard, et l'auteur vivant ou mort, elle rentrera à la Comédie-Française. Si elle n'a plus M. Got, elle aura mieux : elle aura M. Coquelin⁷⁸.

⁷⁸ *Le Père Lebonnard* entra effectivement au répertoire de la Comédie-Française et y obtint un prodigieux succès. Créée sur la prestigieuse scène le

Nous savons que l'auteur n'est pas de ceux qui se découragent. Mais peut-être est-il de ceux qui peuvent arriver au renoncement philosophique par le dégoût et le dédain des petites gens de la lutte ! Un fonds de tendre humanité, voilà selon M. Jules Levallois l'âme même de notre poète. Quand ces âmes-là ne sont pas soutenues par les sympathies, elles peuvent se replier à jamais sur elles-mêmes dans le chagrin ou l'ennui. Que Jean Aicard entende donc dans sa solitude notre réponse chaleureuse à son idéal et à ses œuvres. Qu'il ne cède rien et qu'il n'abandonne rien.

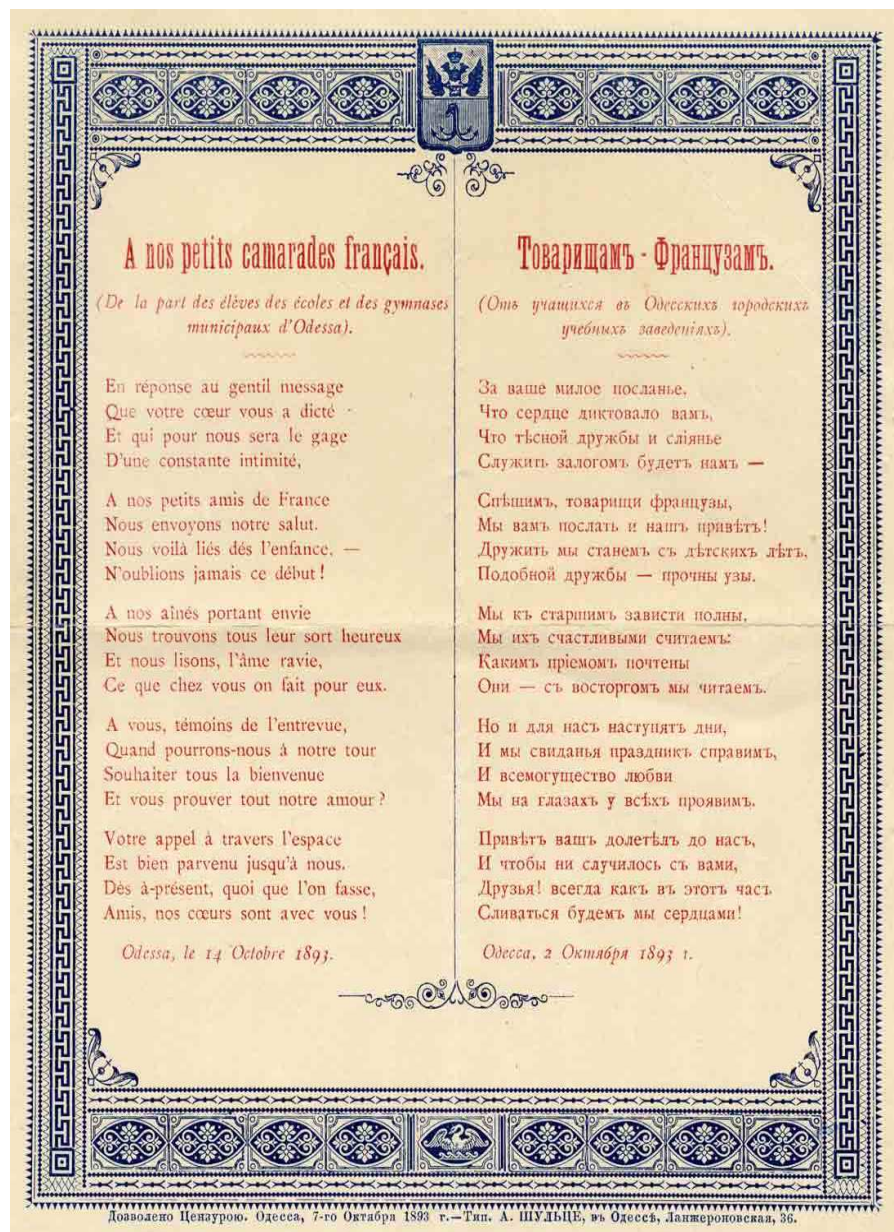
Tu portes l'idéal, et nous, nous l'acclamons⁷⁹,

lui a dit l'un des nôtres, M. Fernand Hauser (après la représentation du *Père Lebonnard*) dans cette réunion où ses compatriotes l'entouraient de tant de sympathie qu'un de nos invités, M. Paul Bourget, se levant pour nous en remercier et l'en féliciter, déclara que de pareils témoignages honorent, avec celui qui les reçoit, ceux qui les donnent.

Jean Aicard a le talent, forme et idée ; il a la renommée. Par le livre, prose et vers, par le théâtre, par le roman, qu'il ne cesse de défendre cet idéal qui est sa foi, et certainement l'avenir est à lui.

4 août 1904, la pièce s'y maintint longtemps : la centième en février 1906 ; reprises en mars 1907, août 1909, octobre 1919... Coquelin aîné ayant quitté la Comédie-Française en 1891, Lebonnard trouva un interprète inoubliable en la personne du célèbre Silvain, alors doyen des sociétaires.

⁷⁹ Poème de Fernand Hauser, lu par l'auteur lors de la réception à la *Taverne alsacienne* qui suivit la représentation du *Père Lebonnard* à Toulon le vendredi 7 mars 1890. Voir archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 30 (204), manuscrit autographe offert à Jean Aicard ; et carton 1 S 47, agenda 28, page 36, coupure de presse précédée de la mention manuscrite « *Le Spectateur*, 1889-1890, n° 22 ».



À nos petits camarades français, poème des élèves d'Odessa, 1893
 (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, 1 S 9).

L'ESCADRE RUSSE À TOULON EN 1893. L'AMITIÉ FRANCO-RUSSE AU SERVICE DE LA PAIX CÉLÉBRÉE PAR JEAN AICARD

**Dominique AMANN
 et Jacques PAPIN**

Le contexte historique

Une Alliance franco-russe réunit, de 1893 à 1917, la France et la Russie dans un accord de coopération essentiellement militaire, mais aussi économique et financière : par cette convention, les deux pays se promettaient assistance si l'un d'eux était agressé par la troisième Triplice (1890-1914) – contraction de « Triple Alliance » – regroupant l'Empire allemand, l'Autriche-Hongrie et le royaume d'Italie.

Le 22 juillet 1891, la division cuirassée de la Manche commandée par le contre-amiral Alfred Gervais (1837-1921) mouilla devant le port de Cronstadt, non loin de Saint-Petersbourg, et y fut accueillie par de grands transports d'enthousiasme ; le tsar Alexandre III s'associa en personne aux festivités. Pour l'anecdote : « l'ordre formel du Tsar avait été d'accueillir les Français aux accents de la Marseillaise considérée dans l'Empire russe comme un chant subversif et révolutionnaire menant tout droit en prison quiconque le fredonnait ¹ ! »

¹ GUILLOU (Jean, vice-amiral d'escadre) et SAINT-MARTIN (Yves), « L'escadre russe en France en 1893 », *Bulletin de l'académie du Var*, 1993, page 131.

En retour, en octobre 1893, une escadre russe aux ordres du contre-amiral Avellan² fit escale à Toulon ; une délégation d'officiers et de diplomates fut reçue à Paris par le Gouvernement et le président de la république Sadi Carnot.

L'amitié franco-russe ainsi scellée, l'Alliance fut ratifiée par le tsar Alexandre III le 27 décembre 1893 et par le Gouvernement français le 4 janvier suivant. Ces accords eurent un retentissement considérable dans les esprits car ils paraissaient de nature à garantir une paix durable face à l'alliance menaçante de nos trois voisins : « La situation diplomatique en Europe et dans le monde en sera profondément modifiée³ ».

L'arrivée, le séjour et le départ de la flotte russe donnèrent lieu à de nombreuses festivités dans la région toulonnaise, tant officielles que populaires. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon – dont nous ne nous lasserons pas de louer l'exceptionnelle richesse – atteste de la présence de Jean Aicard à toutes les manifestations en l'honneur de l'amitié franco-russe⁴ :

« *Richelieu* »

Cher poète et ami,

Yann Nibor nous a donné à entendre, hier au soir, que vous ne seriez pas fâché de voir, du pont d'un de nos bâtiments, arriver nos amis les Russes. Ce plaisir, nous sommes très enchantés, mes camarades du carré des officiers supérieurs du

² Ce patronyme s'orthographie généralement AVELLAN. Dans la presse, on trouve aussi : Avelan, Avelane, Avellane...

³ GUILLOU (Jean) et SAINT-MARTIN (Yves), « L'escadre russe en France en 1893 », *op. cit.*, page 127.

⁴ Dans le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, voir notamment : carton 1 S 9, enveloppe 84 « Escadre franco-russe à Toulon en 1893 » ; carton 1 S 46, agenda n° 2, coupures de presse, pages 107-132 ; carton 1 S 47 (38), enveloppe « L'escadre russe à Toulon en 1893 ».

Richelieu et moi, de pouvoir vous le procurer, et je me hâte, en leur nom comme au mien, de vous prévenir, vous et madame votre sœur, que, demain, vendredi, à 11 heures moins cinq, très exactement, un canot du *Richelieu* sera au voisinage de la patache, prêt à vous conduire à bord, en même temps que quelques autres personnes de nos amis, je pense.

À demain donc, mon cher poète. Amicalement vôtre.

Ch. Ségard⁵

Invitation qui ne fut pas isolée puisque les officiers du *Neptune* l'invitèrent, à leur tour, à venir déjeuner.

⁵ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, chemise « Escadre franco-russe à Toulon ». Cette lettre ne porte pas de date mais il est facile de déduire de son contenu qu'elle a été écrite le jeudi 12 octobre 1893, veille de l'arrivée de l'escadre russe dans le port de Toulon. — Charles-Marie-Joseph-Théodore Ségard, né à Toulon le 2 mars 1854, est mort le 28 février 1918. Il fit toute sa carrière dans le service de santé de la Marine, comme médecin navigant, et professeur à l'école de médecine navale de Toulon. Il poursuivit parallèlement une carrière littéraire : poésies, contes, et théâtre.

Membre de l'académie du Var de 1885 à 1918, il en fut président en 1902, et le *Bulletin de l'académie du Var* a publié plusieurs de ses œuvres : *La Nuit chinoise*, comédie en un acte et en vers (tome XIII, 1886, pages 247-281) ; *Vieux pastel*, poème (tome XV, 1889-1890, pages 504-506) ; *Tous des prodiges*, poème (tome XVI, 1891-1892, pages 478-479) ; *Évangéline*, poème de Longfellow traduit en vers (tome XVII, 1893-1894, pages 29-121) ; *Le Cerisier*, enfantillage en un acte et en vers (tome XVII, 1893-1894, pages 391-413) ; *Théâtre fantastique. Les Noces d'un papillon et d'une fleur* (tome XVIII, 1896, pages 130-136) ; *Les Marionnettes*, pasquinade en un acte et en deux tableaux (tome XX, 1897, pages 223-246) ; *Premier anniversaire*, poème (LXIX^e année, 1901, pages 195-199) ; *La Maison du bonheur*, pièce en deux actes (LXXI^e année, 1903, pages 1-103) ; *La Fille de Jephté*, drame biblique en trois actes et en vers (LXXVI^e année, 1908, pages 1-58) ; *Pour les requins (Journal de bord)*, nouvelle, souvenirs de voyage (LXXVII^e année, 1909, pages 119-126) ; *Vaisseau fantôme (Journal de bord)*, souvenirs de voyage (LXXVIII^e année, 1910, pages 50-53) ; *La Mer intérieure (Journal de bord)*, souvenirs de voyage (LXXIX^e année, 1911, pages 51-56).

Les poèmes de Jean Aicard

L'escadre russe, forte de cinq navires⁶, entra dans la rade et le port de Toulon le vendredi 13 octobre 1893. L'après-midi, à 15 heures 30, l'amiral Avellan et ses officiers débarquèrent sur le carré du port de Toulon, richement pavoisé, et furent accueillis par les autorités de la ville et de la Marine. Et le poète Jean Aicard, sur l'invitation de la municipalité, participa à cette réception par la lecture d'un poème de circonstance :

Le Catalogue général de la Bibliothèque nationale de France mentionne : *De l'influence du moral sur le physique considérée au point de vue de la médecine*, Paris, Moquet, 1878, in-8°, 56 pages ; thèse pour le doctorat en médecine soutenue le 11 avril 1878. — *La Nuit chinoise*, comédie en un acte et en vers, Toulon, imprimerie du Var, sd, in-8°, paginé 247-282 (extraite du *Bulletin de l'Académie du Var*, tome XIII, 1^{er} fascicule, 1884). — *Bébés et Papas*, trente poèmes enfantins, Paris, C. Delagrave, 1885, in-4°, 92 pages, figures. 3/ Paris, C. Delagrave, 1898, in-4°, 96 pages, figures. — *La Succession du roi Guilleri* ; suivie de *Buchette* et de *Les Trois Fils du roi Justus*, Paris, C. Delagrave, DL 1886, in-4°, 111 pages, figures. — *Éléments de médecine suggestive. Hypnotisme et suggestion. Faits cliniques*, Paris, O. Doin, 1887, in-18, xv-306 pages ; en collaboration avec Jules Fontan. — *Messire l'Ogre. La Dernière Corde de maître Thibault. Lis volés. Noël ! Noël ! Contes nippons, etc.*, Paris, C. Delagrave, 1893, in-8°, 128 pages, figures et planches d'après Boutet de Monvel, Letellier, Sho, Getsu, Katsumi, etc. — *Récits malgaches. À Diego-Suarez. Deux entrevues avec une reine. Conte betsimissarak*, Paris, C. Delagrave, 1896, in-8°, 64 pages, figures. — *Guignol apothicaire*, Paris, C. Delagrave, DL 1899, in-18, 71 pages, planche ; illustration de Boutet de Monvel. — *La Première Étape de Pierrot*, Paris, C. Delagrave, DL 1899, in-16, 48 pages, figures et planches. — *Geneviève de Brabant*, légende dramatique en cinq actes et en vers avec une musique de scène de Léon Karren, Paris, A. Challamel, 1902, in-16, VII-142 pages, préface de Jean Aicard ; 1/ Grand-Théâtre de Toulon, 25 février 1902.

⁶ Le cuirassé d'escadre *Nicolas I^{er}*, le cuirassé de croisière *Pamiat-Azova*, le croiseur cuirassé *Amiral Nakhimof*, la corvette cuirassée *Rynda* et la canonnière *Teretz*.

AUX RUSSES

LA VILLE DE TOULON

13 Octobre 1893.

I

Quand deux Nations affaiblies
Veulent, dans un suprême effort,
Unir leurs âmes, — recueillies
Pour la victoire ou pour la mort,

Un fantôme entre elles s'élance :
C'est la Pitié, tordant ses mains...
Et les deux peuples font silence,
Par respect pour les maux humains !

Mais quand deux peuples forts veulent mêler leurs âmes
Parce qu'ils sont sans haine et qu'ils se sont compris,
Ils échangent gaîment des saluts et des cris ;
Ils se jettent des fleurs par la main de leurs femmes...
Russes ! voilà pourquoi toutes nos oriflammes
Portent : TOULON, CRONSTADT, PÉTERSBOURG et PARIS.

II

Les Russes, à Cronstadt, ô France !
Mêlèrent tes drapeaux aux leurs...
— En saluant, sans différence,
Leurs Pavillons et nos Couleurs,

Ils honoraient la République !...
C'est pourquoi, de la Meuse au Var,
Notre *Marseillaise* réplique
Par le cri : « DIEU GARDE LE TSAR ! »

« Que Dieu garde le Tsar, qu'ils ont nommé leur père !
« Qu'il soit le saint rempart de leurs droits respectés !
« Enlaçons devant lui deux drapeaux agités...
« Que Dieu garde ce Tsar, en qui son peuple espère !
« Que Dieu garde celui dont le règne prospère
« Honora d'un salut nos jeunes libertés ! »

III

Les deux races étaient unies
Déjà, par ce lien puissant :
La fraternité des génies ;
Par l'esprit, plus fort que le sang !

Le cœur gaulois et l'âme slave
N'ont, pour qui les pénètre bien,
Qu'un même rêve, tendre et grave :
Le triomphe d'un Droit chrétien !

Ô Russes ! la voilà, l'alliance profonde !
Celle des intérêts ? non, celle des esprits :
Nos penseurs, vos penseurs, également chéris,
Vont partout répandant l'humanité féconde...
L'ombre de nos drapeaux, c'est la paix sur le monde !
— Vive Toulon, Cronstadt, Pétersbourg et Paris !

JEAN AICARD.

LES CONSEILLERS MUNICIPAUX
DE LA VILLE DE TOULON
ONT EU LA PENSÉE D'ASSOCIER LA POÉSIE FRANÇAISE
AUX FÊTES
QUE LA VILLE A DONNÉES EN L'HONNEUR

DE L'ESCADRE RUSSE.
APRÈS LE DISCOURS PRONONCÉ
PAR M. FERRERO, MAIRE DE TOULON
CES VERS ONT ÉTÉ LUS
PAR LE POÈTE JEAN AICARD
À SON EXCELLENCE L'AMIRAL AVELLAN,
À SON ARRIVÉE

SUR LE CARRÉ DU PORT, DEVANT L'HÔTEL DE VILLE
LE 13 OCTOBRE 1893⁷

Toute la presse nationale et régionale salua l'arrivée de l'escadre russe et de très nombreux périodiques citèrent – la plupart du temps en entier – ce poème⁸.

⁷ Publication de la ville de Toulon. Les archives municipales de Toulon conservent, dans le Fonds Jean Aicard, deux mises au net de ce poème, portant diverses indications autographes de l'auteur pour la mise en page et l'impression (voir carton 1 S 9, chemise « Escadre franco-russe à Toulon » ; et carton 1 S 39, « Manuscrits XXI »). Le texte du poème publié par la ville de Toulon est strictement identique à celui des manuscrits.

⁸ D'après les coupures de presse conservées dans le carton 1 S 47, enveloppe 38, du Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon et nos dépouillements, les vers de Jean Aicard ont été cités par les périodiques suivants : édition du 13 octobre, *La Liberté* (Paris) ; édition du 14 octobre, *Journal des débats politiques et littéraires* (édition du soir), *La Libre Parole*, *Le Figaro*, *La Justice*, *Le Havre*, *Lyon républicain*, *New York Herald*, *Le Petit Havre* ; édition du 15 octobre, *L'Écho de Paris*, *Le Petit Parisien*, *L'Univers*, *Le Rappel*, *La Croix*, *La Vérité*, *Le Temps*, *Le National*, *Les Petites Nouvelles*, *Journal de la Dordogne*, *La Gazette de France*, *Messenger de l'Allier*, *Le Semeur de l'Oise*, *l'Écho* (Auxonne), *L'Événement*, *Sunday Times* ; édition du 17 octobre, *L'Aveyron républicain*, *La Dépêche lorraine*, *La Réforma* (Rome), *Nieuwe Rotterdamsche Courant* ; édition du 18 octobre, *L'Écho de la Brie*, *Le Patriote albigeois* ; édition du 19 octobre, *Le Progrès* (Wassy-sur-Blaise) ; édition du 20 octobre, *Le Courrier du Midi* ; édition du 29 octobre, *Saint-Raphaël Revue* ; et cette liste déjà longue est, sûrement, loin d'être exhaustive... NB : bien qu'ayant consacré des pages entières à la relation des événements au jour le jour, *Le Petit Var* n'a publié aucun vers !

On a également le texte d'une adresse en vers devant être récitée par des jeunes filles toulonnaises :

À l'amiral Avelanne, en lui offrant des fleurs
Au nom des jeunes filles
du cours secondaire
de Toulon :

Nous sommes les Enfants de France
Les femmes de demain...
On dit que nous portons la paix et l'espérance
Dans notre petite main.
Et nous pensons à vos familles
Ô Père russes, portez-leur
Le salut de la France au nom des jeunes filles
Et le souvenir d'une fleur⁹.

Les journaux citent en effet, lors de la réception à l'hôtel de ville, la présence de demoiselles qui offrirent à l'amiral des bouquets de roses et une parure de cheminée en broderie qu'elles avaient confectionnée ; mais aucun ne mentionne des vers de notre poète...

Un autre poème composé spécialement par Jean Aicard connut une singulière destinée, révélée par le quotidien *Le Temps* :

En réponse aux nombreuses demandes qui lui sont adressées, le Cercle militaire fait connaître que l'emballage et l'expédition des cadeaux offerts à l'amiral Avelanne et aux officiers de l'esca-

⁹ Ce poème n'est connu que par deux feuillets manuscrits fort raturés conservés aux archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, chemise « Escadre franco-russe à Toulon ».

dre russe ont été faits par M. l'attaché naval à l'ambassade de Russie, et non par l'administration du Cercle militaire.

Parmi les cadeaux offerts au tsar, il en est un qui est une merveille de l'industrie lyonnaise. C'est un livre envoyé par le comité des fêtes de Lyon.

On a dit à tort que ce livre d'une richesse inouïe portait, sur ses feuillets en soie, brodée, la pièce de vers dite à Toulon par M. Jean Aicard. C'est une erreur. Le comité a prié M. Jean Aicard, à son passage à Lyon, voici près de trois semaines, de lui rédiger une adresse en vers. Cette adresse a été faite spécialement pour le comité lyonnais. Elle est demeurée inédite. La voici :

La France à la Russie aimée
Parle d'alliance et d'amour.
Pour notre bonne renommée
Que dirons-nous à notre tour ?...

Lyon, la ville de la soie,
Tisse sur de riches couleurs,
Des tons qui sont de la joie,
Des chefs-d'œuvre qui sont des fleurs.

La soie irisée aux lumières,
Chantante à l'air, gaie aux regards,
Fait des robes et des bannières
Les manteaux et les étendards.

La robe frissonnante vibre
Aux moindres ondulations ;
L'étendard flottant dans l'air libre
Dit la gloire des nations.

Et Lyon, voulant faire vivre
À tout jamais son compliment,
A tramé ces vers dans un livre,
Tissé de soie uniquement.

La France tout entière est prête
À bien recevoir ses amis.
On prépare la grande fête ;
Tous les ouvriers s'y sont mis.

L'un peint, l'autre écrit, l'autre grave
On travaille de toutes parts.
Nous écrivons au peuple slave
Sur l'étoffe des étendards.

C'est pour la grâce féminine
Qu'on a fait des tissus si beaux.
Nous écrirons à la tsarine
Sur l'étoffe des beaux manteaux.

La soie irisée aux lumières,
Chantante à l'air, gaie aux regards,
Fait des robes et des bannières
Les manteaux et les étendards.

JEAN AICARD.

Chacun de ces quatrains a été tissé sur une feuille de soie brodée à la main. La réunion forme un livre unique que le poète n'a pas eu la joie de contempler. Le livre est parti directement de Lyon pour l'ambassade russe, qui l'a envoyé à Saint-Petersbourg¹⁰.

¹⁰ *Le Temps*, 33^e année, n° 11845, lundi 30 octobre 1893, page 2, colonnes 4-5, « La Visite de l'escadre Russe. Les cadeaux ». — On retrouve ce

La Nation ajouta quelques précisions :

L'album remis à l'amiral Avellan pour l'impératrice de Russie au nom du comité lyonnais des fêtes franco-russes est un véritable chef-d'œuvre de reliure. C'est l'œuvre d'un habile relieur lyonnais. Sur le plat est figuré un trophée symbolique, c'est un écu aux armes de Lyon, encadré de drapeaux français et russes et de branches d'olivier et de chêne.

Sur la garde, la grande brodeuse lyonnaise, Mme Leboudier, a brodé un myosotis. Au revers, sur satin jaune, sont brodées les armes impériales. Le titre est : « Hommage à S. M. l'impératrice de Russie ». Chaque page de l'album contient une strophe de Jean Aicard. Les dernières pages contiennent les indications suivantes : « Cronstadt 1891, Toulon 1893, Lyon ». L'album est renfermé dans un écrin de maroquin grenat, semé d'aigles impériales en or¹¹.

Enfin, les papiers de l'écrivain recèlent un dernier poème, composé à l'occasion de la venue des marins russes à Toulon, mais qui n'a fait l'objet d'aucune publication. Pendant que l'amiral Avellan et son état-major s'étaient rendus à Paris, la municipalité toulonnaise, mais aussi les villes voisines – et notamment Ollioules et La Seyne – offrirent aux marins russes restés à Toulon de nombreuses distractions : banquets, punchs, spectacles, etc. Jean Aicard fut invité à plusieurs de ces festivités et il aura probablement préparé ce poème pour l'une de ses interventions¹² :

poème, avec quelques petites variantes dans la ponctuation et tronqué de son dernier quatrain, dans BOURNAND (François), *Russes et Français*, Paris, librairie Charles Delagrave, 1898, page 149.

¹¹ *La Nation*, 26 octobre 1893.

¹² On lit par exemple, dans *Le Temps* (33^e année, n° 11833, mercredi 18 octobre 1893, page 2, colonne 3 : « Vous savez qu'un banquet doit être of-

*L'Âme française à l'Âme russe*¹³

Un grand souffle a passé sur la terre de France,
Et notre âme a couru dans les frissons de l'air...
Peuple ! si tu le sais, dis-nous quelle espérance
Gonfle et fait palpiter nos pavillons en mer ?

— « Voici l'escadre russe en Méditerranée, »
Dit la France ; « Elle vient à moi, par un bon vent !
« De la fête d'un jour qui lui sera donnée,
« Je ferai pour le monde un spectacle émouvant... »

Émouvant en effet, ce spectacle, et sublime,
De deux peuples amis qui se donnent la main,
Lorsque l'unique amour de la paix les anime,
Et lorsqu'on peut jeter des fleurs sur leur chemin !

À Kronstadt, en l'honneur de l'escadre française,
Les Russes ont mêlé nos pavillons aux leurs ;
Leur fanfare a, pour nous, sonné la Marseillaise ;
Le Tsar a noblement salué nos Couleurs !

— « Eh bien, salut au Tsar ! » dit la Liberté reine ;
« Je salue à mon tour nos amis, et, pour eux,
« Mes canons tonneront sur la mer plus sereine,
« Mon drapeau flottera dans mon ciel plus heureux !

fert par la population toulonnaise aux marins russes et soldats et marins français. [...]. Le banquet sera donné au jardin public. Mille couverts environ seront dressés. [...]. L'amiral a promis de faire une courte apparition à ce repas monstre et M. Jean Aicard, qui est ici de toutes les fêtes, composera et viendra dire lui-même une poésie de circonstances. »

¹³ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 39, « Manuscrits XXI ». Manuscrit autographe avec quelques corrections, non daté.

« Vous pouvez rire, enfants ; vous pouvez chanter, femmes,
« Et fleurir vos cités des douces fleurs des bois,
« Car ce qui se rapproche aujourd'hui, c'est deux âmes,
« Deux cœurs : le grand cœur russe et le grand cœur gaulois.

« Âme russe, puissante et profonde âme slave,
« Par tous tes fiers penseurs nous te connaissons bien !
« Nous savons que ton rêve, énergique et suave,
« Proclame un Droit nouveau, né de l'amour chrétien !

« Viens, âme de pitié, forte dans la tendresse !
« Viens, et sois saluée au nom du grand amour !
« Regarde ! autour de toi mon peuple entier se presse...
« Toi qui nous as fêtés, sois fêtée à ton tour !

« C'est le destin des temps, Âme douce et profonde,
« Qui t'a conduite à nous sur des vaisseaux armés ;
« Mais quel gage de paix plus certain pour le monde,
« Que deux nobles amis soient l'un par l'autre aimés ?

« Que Dieu garde ton Tsar, pacifique guerrière !
« Et qu'au-dessus de lui, longtemps dans un ciel pur,
« Flottent nos deux drapeaux, blancs comme la lumière,
« Pourpres comme le sang, et bleus comme l'azur ! »

Autres interventions de Jean Aicard

Les fêtes franco-russes de Toulon donnèrent lieu à de nombreuses prises de parole, tant à Toulon que dans les communes environnantes. Ainsi, Saturnin Fabre, maire de La Seyne-sur-Mer et ami du poète, l'invita en ces termes :

Mon cher ami,

Je n'ai pu me rendre auprès de vous hier au soir et je ne puis le faire en ce moment. Vous seriez bien aimable de venir déjeuner avec moi à La Seyne pour que nous puissions préparer une manifestation où l'idéal tiendra la première place.

Si vous ne pouvez arriver dans mon village qui joue le rôle d'une toile accessoire de fond de théâtre dans les grandes scènes du jour, je me rendrai auprès de vous à partir de deux heures du soir, à l'endroit que vous m'indiquerez.

Poète, je pleure quand vous chantez, chantez toujours ! Je vous aime de tout mon cœur.

S. Fabre¹⁴

68

La ville de La Seyne offrit, dans son *Éden-Concert*, un banquet le dimanche 22 octobre. En raison du décès du maréchal de Mac-Mahon, seuls quinze marins, – sur les soixante prévus – accompagnés de deux officiers, participèrent aux cérémonies patriotiques, mais le banquet du soir fut très brillant, réunissant de nombreuses délégations. Nous avons retrouvé le discours prononcé à la fin du repas par Jean Aicard, publié par le *Var Républicain*¹⁵ :

**LE DISCOURS DE
JEAN AICARD**

À LA SEYNE

Nous avons la bonne fortune de publier aujourd'hui *in extenso* le discours prononcé dimanche soir par Jean Aicard, au

¹⁴ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 9, chemise « escadre franco-russe à Toulon ».

¹⁵ *Le Var Républicain*, n° 3276, mercredi 25 octobre 1893, pages 2 et 3.

banquet de La Seyne :

Messieurs

Jamais je n'ai pris la parole avec une émotion aussi profonde ! M. Le Maire de La Seyne qui offre ce soir à nos amis, les Russes, une des plus belles fêtes qui leur aura été donnée en France, M. Le Maire m'a un peu trompé. J'avais cru assister à un banquet où nous serions une centaine tout au plus, et où la plupart des convives seraient de simples marins. Il m'avait demandé de venir leur parler et je suis venu mais j'ai été surpris et effrayé quand j'ai vu cette table d'honneur et quelles hautes personnalités me sont données pour témoins. J'ai promis de parler : je parlerai !

Que cette table d'honneur me permette avant tout de lui donner une explication.

Voilà plusieurs jours qu'on m'entend porter la parole souvent. Je ne veux pas dire que j'en sois malheureux. J'en suis heureux et j'en suis fier, au contraire ; je trouve cependant que c'est un peu souvent. Laissez-moi donc vous expliquer que je ne l'ai pas voulu tout à fait. J'ai accepté avec joie la première fois ; la seconde fois, on a dû insister ; à la troisième, après des résistances j'ai pensé tout à coup que peut-être j'étais mieux placé que d'autres pour dire et répéter parmi vous les paroles nécessaires, la parole de joie et de paix, la parole qui est dans vos cœurs à tous ! (L'orateur est interrompu par les cris enthousiastes de : Vive la Russie !).

J'ai accepté enfin avec reconnaissance d'être un peu pareil à cet écrivain public d'autrefois, que l'on voyait au coin des petites places de nos vieilles villes et qui tenaient la plume pour ceux qui n'écrivaient pas d'habitude.

Vous ne parlez pas d'habitude, je parle et j'écris plus souvent que beaucoup d'autres... C'est mon métier !... Beaucoup d'entre vous sont venus à moi et m'ont dit « Écrivez ! Parlez ! » et j'ai

69

écrit et je parlerai. Pardonnez-moi, puisque c'est par vous et pour vous !

(Applaudissements).

La table d'honneur me pardonnera maintenant si je me tourne d'un autre côté : c'est que je veux m'adresser plus particulièrement à ceux que j'ai cru que je présiderais ce soir. J'ai cru que je présiderais de simples marins. Je me tourne vers eux et je vais leur dire pourquoi, depuis ma petite enfance, j'ai appris à les aimer, à les estimer, à les admirer entre tous les hommes qui donnent leur activité au monde. (Applaudissements).

On pourrait accumuler les raisons de cette admiration et de cet amour pour les marins.

Une entre toutes me frappe et je veux la dire d'une voix très haute dans une fête qui est avant tout la fête de la paix.

Les poètes, les penseurs ont rêvé quelquefois la paix universelle.

Eh bien, si un jour cette humanité qui est encore en état de lutte, qui vit dans le conflit des intérêts et des passions, si cette humanité s'attendrissait toujours davantage et qu'elle voulût abolir la guerre, elle se trouverait en présence d'une grande objection.

On craindrait que l'état de paix permanente n'amollît, n'anéantît à la longue, les plus belles vertus de l'humanité. Or, je vous dis ceci : il n'est pas nécessaire, pour maintenir l'énergie et le courage, d'attaquer la vie humaine ! Il y a des soldats qui se battent quotidiennement sans verser le sang : ils ne mettent en péril que leur propre vie : ce sont les marins qui, sur le pont ou sur les vergues, luttent contre les éléments ! (Applaudissements prolongés). Rien, — vous m'entendez-bien tous, ô mes amis — (mes amis, car il n'y a ici que des Russes et des Français !) — Vous m'entendez-bien, rien dans le monde

ne disparaîtrait des vertus militaires, tant qu'il existerait un marin pour se battre avec le vent et tout l'effroi de la tempête ! (Vifs applaudissements).

Que dire encore ? Il faut que je dise encore ceci : dans cette belle fête de fraternité sociale, de fraternité humaine, plusieurs de vos grands chefs, simples marins qui m'écoutent, m'ont fait l'honneur — à moi qui suis comme vous dans le rang et qui ne porte aucun galon — plusieurs de vos chefs m'ont fait l'honneur de me dire : « Puisque vous allez parler à nos simples marins, dites-leur bien comme nous les aimons !

« Dites-leur que lorsque le commandement a quelque sévérité, c'est dans l'intérêt supérieur de la commune patrie. Dites-leur que la sévérité du commandement est une des formes de l'amour de la Patrie ! » (Applaudissements).

Écoutez encore ! C'est une histoire. Elle est courte. C'est une légende. Elle est universelle comme celles qu'on raconte aux enfants.

Il y avait une fois un forgeron, (et nous savons ce que c'est ici, à La Seyne, M. Lagane¹⁶), il y avait un forgeron qui forgeait une poutre de fer¹⁷. Il ne savait pas même à quoi était destinée cette poutre de fer. Il savait seulement qu'il devait la forger de telle manière qu'elle fût solide et qu'elle ne pût pas se rompre. Quand il eut forgé la poutre de fer, il s'aperçut qu'elle avait une paille et qu'il pourrait bien arriver qu'elle se rompît un jour ! Alors bravement, courageusement, il refit la poutre. Et cette poutre entra plus tard dans la charpente d'un pont. Et plus tard encore, quand le pont fut construit, un régiment tout entier,

¹⁶ M. Lagane, directeur des Forges et Chantiers de la Méditerranée, à La Seyne.

¹⁷ Cette histoire se retrouve dans le poème « Le forgeron » du recueil de Jean Aicard, *Le Dieu dans l'homme*, pages 179-182 (2/ Paris, chez Paul Ollendorff éditeur, juin 1885, in-18, 305 pages).

qui représentait la force et l'espérance de la patrie, passa sur le pont.

Et le régiment était si lourd que le pont se mit à fléchir, — et l'on crut un moment qu'il allait rompre mais il ne se rompit pas parce que l'obscur ouvrier avait recommencé son travail au commandement de sa conscience ! (Vifs applaudissements).

Raconter cette histoire, c'est dire où est la grandeur, la noblesse du plus humble des travailleurs. Et quand il arrive que le chef gourmande l'ouvrier, l'ouvrier, digne de la liberté et de l'égalité, doit se demander avant tout s'il a de lui-même, et au nom de sa conscience pensé à la paille qui est dans la poutre, dans cette poutre qu'il faut toujours recommencer pour assurer la sécurité de la patrie. (Applaudissements).

Car tout homme est libre de ne pas être un honnête homme, — mais à partir du moment où il a choisi l'honnêteté, sa liberté n'est plus que l'obéissance volontaire de sa conscience !

Voilà ce que c'est que la liberté : c'est l'élévation de la conscience devenue capable de concevoir par elle-même la nécessité d'une obéissance jadis imposée à l'ignorance.

Et l'égalité, que sera-ce ? Ce sera, la noblesse égale, la beauté, également reconnues par tous, de tous les travaux, de toutes les besognes même des plus humbles, de toutes les activités étagées sur les degrés inégaux de l'échelle sociale.

Tout homme, si grand qu'il soit, obéit à plus grand que lui : à sa conscience en qui commande, plus haut que l'égoïsme, l'intérêt de tous !

Et la fraternité qu'est-elle donc ? Ah ! Elle est devenue depuis quelques jours, bien facile à définir. Et pourquoi définir ce que vous portez en vous. Regardez dans vos cœurs : vous la verrez. Pourquoi prouver avec des mots ce qui se manifeste de soi ?

Nous pouvons l'avouer ici : nous sommes entre amis ! Il n'y a ici que des Français et des Russes. Si écartés que soient ces

murs, si vaste que soit cette salle, si nombreuse que soit cette assemblée, — oui, nous sommes comme en famille. Eh bien, avouons-le. Nous vivions entre Français trop séparés par la diversité des intérêts et des opinions et c'est vous, nos hôtes russes, qui nous avez rendus à nous-mêmes. Vous êtes venus et dès que votre pavillon blanc à croix bleue a paru dans notre rade, nous nous sommes unis pour vous recevoir dignement, nous avons fait taire nos discordes... voilà le miracle que vous avez fait : pour mieux vous aimer... nous nous aimons. (Interruption par des applaudissements prolongés).

Buvons, buvons, mes amis, mes frères, buvons aux enfants du tzar qui ont apporté aux enfants de la République française la Fraternité !

(L'orateur est unanimement et chaudement félicité).

Est-ce tout ? Assurément non, puisque nous connaissons cet autre texte publié dans un journal malheureusement non identifié¹⁸, un hymne à l'amour entre les peuples :

Le Salut au Départ

Je pousserai un dernier hurra le dernier jour de l'entrevue historique, de la pacifique entrevue de deux peuples armés pour la paix !

Aussi bien, humble représentant, mais passionné, — de la poésie et de la littérature — il m'a semblé souvent quelles se mouraient pour s'être isolées dans la contemplation de choses belles, sans doute, mais artificielles ; il m'a semblé qu'elles se

¹⁸ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 2, pages 41-44. — Dans le carton 1 S 35, dossier 337, il existe une mise au net manuscrite de ce texte, qui n'est pas de la main de Jean Aicard, mais sur laquelle il a porté quelques corrections. Ce texte ne présente que quelques différences minimales quant au fond avec la version publiée ; en revanche, le journal a établi le texte dans une ponctuation améliorée.

tuaient à force de vouloir plaire à des âmes malades de doute... L'occasion est unique de faire participer la littérature et la poésie au sentiment unanime, vivifiant, de tout un peuple.

Du reste, n'est-il pas vrai de dire que littérature et poésie sont, d'une manière générale, l'expression des états profonds de la conscience d'un pays ? Une littérature de doute, de morbidité, de néant, de décadence, peut-elle fleurir sur un pays triomphant et heureux ? Et souhaiter la régénération de l'art, devenu plus triste que les choses elles-mêmes, n'est-ce pas souhaiter santé et joie à la patrie renouvelée ?

Vous rappelez-vous les premières pages, magistrales, de la *Confession d'un Enfant du Siècle*¹⁹ ? Les causes des dégoûts, des mélancolies, des détresses qui firent de Rolla un débauché byronien, destiné au suicide ou à la folie, y sont exposées avec une sûreté terrible. Le regard aigu du penseur perce toutes les apparences et, dans les dessous obscurs des choses du premier Empire, le poète nous montre, aux clartés qu'il allume, la vraie raison de tant de défaillances et d'abandon survenant après tant de gloire active, tant de combats et tant de victoires.

Les pères venaient parfois, sous notre premier empereur, embrasser leurs petits enfants, entre deux batailles. Ils les pressaient sur leurs poitrines chamarrées de croix, les laissaient jouer un instant avec la dragonne des sabres, les reposaient à terre et repartaient.

Les femmes demeuraient seules au foyer, et, la pensée toujours absente d'elles-mêmes, elles se remettaient à vivre dans l'attente inquiète. Leur vie et celle de leurs petits enfants, âmes impressionnées pour toujours par ces espérances sans fin troublées, par ces craintes sans cesse renaissantes, se passait vrai-

¹⁹ MUSSET (Alfred de), *La Confession d'un enfant du siècle*, Paris, F. Bonnaire, 1836, deux tomes en un volume in-8°. Unique roman de cet écrivain.

ment à attendre. À attendre quoi ? — Le retour des époux, mais le retour définitif sans doute : la paix, l'amour, la reconstitution de la famille rassurée, la certitude d'un lendemain.

Le lendemain fut tout autre qu'on ne le pensait. Il mit brusquement sous le pied des nations la France que Napoléon avait faite à la fois si servile et si triomphante. Ce lendemain tragique se nomma Waterloo. Le plus grand orgueil des temps était le plus abaissé... alors l'ironie fut reine !

Alors l'inutilité des plus formidables combats qu'on eût vus sur terre, l'imbécillité de la guerre, la vanité de l'héroïsme et de la gloire, la démence de toute ambition, parurent prouvées. Un immense « À QUOI BON ? » traversa la terre, naguère retentissante du bruit de tant d'armées. Et les fils des guerriers, doutant de la raison de leurs pères, se mirent à douter de tout.

C'est qu'à ce grand Napoléon, dont Tolstoï fait, dans *La Guerre et la Paix*, un portrait si fortement buriné, quelque chose avait manqué : un peu d'amour pour les pauvres hommes !

C'est à croire, avec Tolstoï, avec Victor Hugo, qu'il était seulement l'homme du Destin, suscité pour une besogne aveugle, aux fins inconnues.

Or, non moins pitoyable était, hier, l'état de notre âme depuis près d'un quart de siècle. Une parole horrible pesait sur nous : « *La force peut tuer le droit !* » Nous avions beau avoir reconstitué l'imposant appareil de nos forces matérielles, nous avions devant nous, à toute heure, une pensée plus redoutable que dix mille armées, la pensée qui écrase l'âme, la met en faiblesse et en détresse : Nous doutions de la justice !

Qu'il en eut conscience ou non, le dernier de nos petits enfants vivait sous ce cauchemar : « ... Quoi ! il n'y a point de justice ! Quoi ! point de justice nulle part ! Quoi ! l'homme aurait conçu l'idée de droit et serait incapable à tout jamais de la réaliser ! »

En présence de la négation brutale et irrévocable apportée par les faits, les consciences désespéraient... et elles cherchaient

l'oubli dans toutes les ivresses, dans toutes les matérialités qui peuvent distraire l'esprit du néant de tout.

C'était l'épreuve, la grande épreuve !

Et voilà qu'un peuple s'est trouvé, incarné dans son chef, qui nous a dit tout à coup : « Mes amis, oh ! mes amis ! il y a, dans ce monde, quelque chose de plus grand que le droit, même réalisé, quelque chose de plus grand que la justice, même accomplie !... »

— « Et qu'y a-t-il donc de plus grand que le droit ? de plus grand que la justice ? avons-nous répondu en souriant d'un sourire encore ironique. »

Un peuple entier, par la voix de ses écrivains, de ses génies, nous cria : « Il y a l'amour pour les hommes ! »

— « Il y a l'amour ?... » La France a mal compris d'abord. Isolée doublement, et parce qu'elle était une nation vaincue, et parce qu'elle était une république au milieu des rois, — elle s'est regardée, elle s'est cherchée et elle n'a pas très bien compris...

Alors le tzar a lentement écrit sur les pages d'airain de l'histoire ce simple mot : *Cronstadt* et ce mot de *Cronstadt* s'est mis à rayonner, aussi beau, plus beau peut-être que celui d'*Austerlitz*.

La lumière qui s'en dégage a pénétré peu à peu les cœurs. Au milieu du conflit noir des intérêts, au milieu de la mêlée des partis, chacun sentit peu à peu que quelque chose d'ami et de lumineux veillait et nous suivait...

Et enfin ceux qui, à Cronstadt, nous avaient reçus avec honneur et affection, sont venus vers nous, chez nous. La présence réelle a agi violemment, soudainement. Tout a été changé en une heure. Les âmes ont paru renouvelées ; les sceptiques, vaincus. Tous ont aimé.

Et cet amour, ce n'est pas une alliance signée ; ce n'est pas un secours de guerre ; ce n'est pas un fait positivement réalisé. Ce n'est qu'un acte moral, et c'est pourquoi, semble-t-il, c'est, dans l'histoire, une chose unique.

Car, songez-y, il n'y a point ici d'alliance formelle, il n'y a point d'engagement pris. Si vous vouliez une guerre, Français, rien ne dit que vous seriez soutenus. Tout affirme au contraire que vous seriez désapprouvés. On n'épouse pas vos haines. On vous aime. Et c'est tout.

Et c'est là le fait unique, beau comme un miracle. C'est un miracle humain. Il m'a semblé parfois, — en ces nuits d'insomnie que nous ont données des jours employés à fêter les enfants du tzar, — que ce tzar respecté n'a rien voulu d'autre que désarmer le monde par l'amour ! Il a eu pitié de la peine où étaient toutes les âmes.

Car il a aimé, — chose mystérieuse ! — un peuple républicain. Et nous, philosophes, qui, dit-on, avons inventé la tolérance, nous voilà contraints de nous émerveiller devant celle-ci !

Que signifieraient, dites-moi, à Toulon et à Paris, et à Lyon, et à Marseille, toutes ces manifestations de foules silencieuses et recueillies, et tous ces cris de joie qui traversaient les beaux silences, et ces paroles enflammées qui, çà et là, montaient avec des fusées, — et ces attendrissements de soldats, ces gaietés d'enfants, ces larmes versées, ces élans de citoyens, paysans, prêtres, magistrats, commerçants, divisés la veille par des querelles de partis, et dont les mains, se rencontrant dans la main du Russe, ne se retiraient pas ?

Et que signifieraient ces dons, ces présents magnifiques d'un peuple libre à un roi ? Ces étendards somptueux, offerts à une escadre ? et ces robes de conte de fée, déposées aux pieds d'une délicate reine ? — N'est-ce pas aux rois de donner ? Aux simples particuliers de recevoir ? N'avons-nous pas, d'ailleurs, nos chambellans et nos ambassadeurs ? Pourquoi tous ces envoyés sans mandat avaient-ils le droit de prendre ici la parole ? Qu'est-ce que ces trésors offerts par des marchands ?

Qu'est-ce que cette offrande de quelques sous adressée aux pauvres de la Russie par les petits enfants d'un hospice de France ?

Je vous dis que quelque chose vient de naître au monde. C'est une forme nouvelle de l'amour. L'amour d'un peuple pour un peuple.

Les derniers sceptiques parlent de calculs : nous n'y avons point songé. Il y a toujours un tabellion diplomate derrière les fiancés ; mais à eux, que leur importe, quand ils s'aiment ?

Or, ils s'aiment, des deux fiancés étrangers, cette République et cet Empire.

... Ô tzar puissant, deux mots de vous peuvent éclairer peut-être toute l'obscurité de nos conjectures. Ces mots, que l'univers les médite :

— « C'est, avez-vous dit, c'est une chose véritablement un peu dure qu'*entre tous les Russes*, je sois appelé à devenir empereur ! »

Vous avez dit cela le jour où vous avez été désigné comme l'héritier du tsarewich Nicolas.

Et, un autre jour, vous avez dit : « Le souvenir de la plus belle victoire est vite effacé de mon esprit par la vue d'un convoi de blessés. »

La République française ne peut qu'admirer, que vénérer de telles paroles.

La République française saluera aujourd'hui votre escadre à son départ. Si les choses sont faites comme elles l'ont été au jour de l'arrivée, tous vos marins seront debout, massés sur les haubans, hissés jusque sur les flèches des mâts de vos navires. Ils représenteront magnifiquement votre peuple tout entier. Un peuple entier de Français sera debout, massé, lui aussi, sur les navires de France, et sur tous les rivages, sur toutes les collines qui font de la rade de Toulon un immense cirque fermé.

Et du fond de cette rade montera une double clameur d'amour dont l'écho emplira le monde. Notre peuple innombrable saluera votre peuple d'un cri rythmé comme le battement des cœurs, pareil lui-même à la respiration des océans. Et le cri russe dira : « Vive la France ! » Et le cri français dira : « Vive la Russie ! » Et si loin que vous soyez, vous entendrez, car le bien qu'on a fait est plus fort que le temps et que l'espace, et il revient toujours à travers tout, en joie et en sécurité, aux cœurs dont il est sorti.

Vive la Russie ! Vive la France !

Adieu, chers navires aux formes terribles, aux énormes canons, citadelles flottantes, qui gardez la paix ! Vous pouvez parler maintenant... Ce que vous nous avez apporté, vous ne le remportez pas ! Tous les souffles venus de la mer, et qui feront flotter nos pavillons mêlés aux vôtres, nous apporteront désormais quelque chose de votre âme, de l'âme russe, et même aux jours orageux, ils entreront dans la nôtre comme des souffles de calme énergie et d'amour régénérateur.

Pour conclure...

Il est frappant de constater qu'à la suite de 2013 – année de la commémoration du rapprochement franco-russe de 1893 à la fin duquel Jean Aicard entonna un vibrant appel en faveur de l'Amour et de la Paix universelle entre les peuples, – l'année 2014 verra un cortège de manifestations destinées à rappeler la Grande Guerre de 1914-1918, cette « guerre infâme » selon l'expression même de Jean Aicard... guerre qui marquera le glas d'une partie des illusions « idéales » de notre poète, mais non de sa foi irréductible dans la perfectibilité de l'Âme humaine.

*
* *

Regards originaux sur la visite des Russes

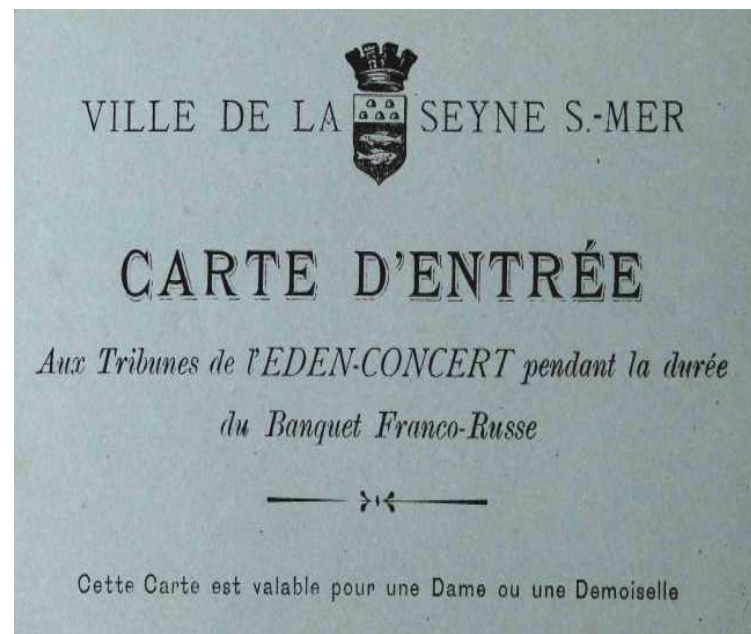
Arrivés le vendredi 13 octobre à Toulon, les marins russes quittèrent le port du Levant le mardi 31 octobre. Les événements attachés à cette visite, tant à Toulon qu'à Paris, sont suffisamment connus par les longs comptes rendus donnés dans la presse locale et la presse nationale pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. En revanche, il nous a paru intéressant de compléter la relation trop officielle des journaux par quelques documents qui apportent des éclairages originaux.

Jean Aicard ne fut pas le seul à « chanter » lors des fêtes franco-russes. Ainsi avons-nous trouvé des poésies du chansonnier des marins Yann Nibor, peu protocolaires, qui eurent un énorme succès auprès des matelots russes et français fraternisant dans d'énormes agapes et de généreuses libations ! Jean Aicard en fut le témoin amusé et... le journaliste.

Assistait encore à ce cortège ininterrompu de manifestations un ami, professeur de philosophie au lycée de Toulon, Gustave Derepas, qui livre d'intéressantes réflexions portant sur la réception des vers de Jean Aicard et explicitant la puissance d'expression du langage poétique.

Trois textes de ces écrivains sont publiés dans les pages suivantes : un article de Jean Aicard sur Yann Nibor, une poésie de celui-ci et la dissertation de Gustave Derepas.

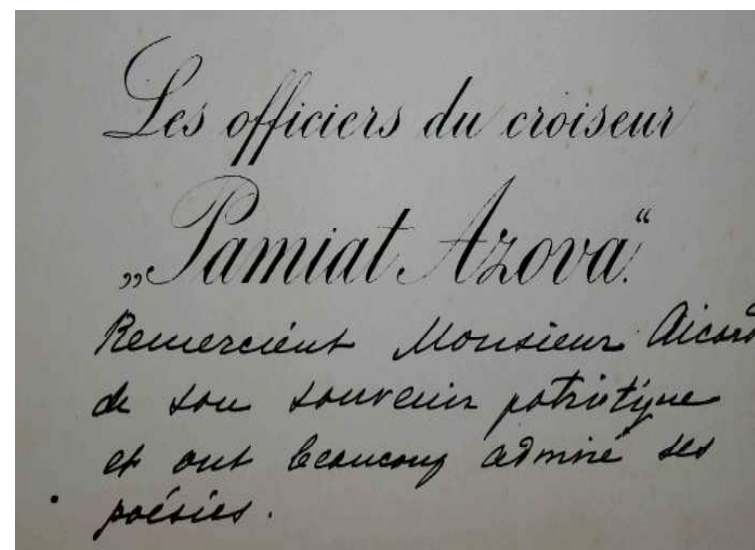
80



Ci-dessus, carte d'entrée au banquet de La Seyne
(Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, 1 S 9).

81

Ci-dessous, carte de remerciement des officiers du croiseur
Pamiat Azowa (Bibliothèque du Vieux-Toulon).





Portrait de Jean Aicard,
d'après Les Petites Annales de Provence du 7 octobre 1894.

CHANSONS ET RÉCITS DE MER (*)

**Yann NIBOR
et Jean AICARD**

Le poète populaire des gabiers, M. Yann Nihor, a eu l'honneur cette semaine de dire quelques-unes de ses chansons devant l'amiral Avellan et les officiers de l'escadre russe. Il a obtenu un très grand succès, notamment avec ce petit morceau qui a fait frissonner l'auditoire.

L'IMMERSION

I

*J'avais un bon p'tit mat'lot,
Qu'était comm' moi d' Saint-Malo,
C' tait l'pus gai d' tous les novices.
Mais, il est, comme un paquet,
Tombé du grand perroquet,
Pendant un d' nos exercices.*

II

*Un coup qui m'a fait du mal,
C'est un' fois qu' dans l'hôpital,
J' l'avons descendu à quatre,*

(*) *Les Annales politiques et littéraires*, 11^e année, n° 539, 22 octobre 1893, pages 265-266.

*Car, aussitôt, not' major
A dit : « Prev'nez qu'il est mort ;
« J' sens pus du tout son cœur battre. »*

III

*Un mat'lot voilier est v'nu,
Qu'a mis son jeun' corps tout nu,
Dans un grand morceau d' vieil' toile,
Avec un' gross' gueuse en fer ;
Puis, en chantonnant un air,
Il a manié l' fil à voile.*

IV

*L' soir même, à l'heure du branl'-bas,
D'avant l'équipag', bonnets bas,
Et l' fanal en guis' de cierge,
J'avons porté l' pauv' p'tit mort
Su' un' tabl', dans un sabord,
En attendant qu'on l'immerge.*

V

*Pour mon mat'lot, gai jadis !
On a dit l' De Profundis
Ben pus tristement qu'un prêtre !...
Puis, au roul'ment du tambour,
Il est allé faire un tour
Oùsque bentôt j'irons p't-être.*

VI

*Le long du bord, un gros r'quin,
Qui nous suivait d'puis l' matin,
A piqué tout d' suite un' tête.
J'ai senti comme un frisson*

*M' courir des ch'veux au talon,
Quand j'ai vu la vilain' bête.*

VII

*Mais, à c't' heur'-là, l' bon soleil,
Qu'était d'un roug' sans pareil,
En entrant dans l'eau profonde,
Gréait l' ciel de rich's couleurs,
Pendant qu'mes joues ruiss'laient d' pleurs
Pour çui qu' j'aimais l' mieux au monde.*

YANN NIBOR.

Ces chansons valent surtout par le sentiment et par l'extrême naturel de l'expression. L'auteur en tire des effets extraordinaires. Pour vous donner une idée du talent de Yann Nibor, nous reproduirons ce joli portrait à la plume de Jean Aicard :

LE CHANSONNIER YANN NIBOR

Yann Nibor. — Nibor, c'est Robin, un beau nom de race qui sent la terre, la mer et la chanson populaire. Yann, c'est Jean arrangé en souvenir du héros de *Pêcheurs d'Islande*. Et Yann Nibor, fils et petit-fils de marin, mousse à treize ans, fourrier à seize, a, comme il le dit, dix ans de col bleu. Et je crois le lui voir encore, le col bleu, — et le tricot rayé, le chapeau ciré d'autre-fois, posé en arrière sur la nuque, tenant tout juste comme s'il était accroché à un clou.

— « Attention pour les couleurs ! » — Yann va dire et chanter des vers... Il s'avance.

Yann est un gaillard serré vigoureusement dans sa redingote, vêtement marin au bout du compte, puisque c'est celui de l'officier de vaisseau. Yann est grand ; il a les cheveux en brosse ; sa tête de Breton, aux angles simples, a dû être taillée en plein

bois de chêne en trois coups de hache ; la bouche, fendue par le même procédé, se relève sur un des côtés, où elle laisse voir des dents, un peu écartées, de chien de mer. Au coin, une à peine visible fossette souriante indique la bonne humeur maligne sans aucune méchanceté. Yann a évidemment l'énergie et la sincérité d'un coup de poing. Yann ouvre la bouche. La jambe droite s'est avancée ; le jarret de la gauche s'est replié légèrement ; — il est bien évident que Yann est décidé à tenir ferme au tangage et au roulis qui se préparent... Attention !... Yann a commencé :

— « Au cap Horn ! »

D'une voix formidable, d'une voix de commandement, d'une voix qui éclate comme éclatent les bombes, et qui doit faire tinter sur les tables les verres trop rapprochés, il a commencé un de ces récits maritimes.

Il n'y a pas à dire : Yann est un matelot.

Je l'ai entendu, pour la première fois, au Diner breton, un soir que M. Renan présidait.

Ce soir-là il me frappa plus qu'il ne m'émut, parce qu'il est très étonnant, en effet, et qu'il faut se faire « à son genre de beauté. »

— « Au cap Horn ! »

Dès qu'il a mugé ces trois mots : « Au cap Horn », je vous prie de croire qu'il n'y a plus de Paris, plus de salon autour des auditeurs. Les tables se mettent à se balancer et les lampes aussi... On est en mer. On entend le grésillement de la lame écumeuse contre les joues du bateau... Ah ! la bonne brise !

— « Au cap Horn ! »

Il faut vous dire que je les connais, les matelots. Mes plus vieux amis sont des marins... Vivre toujours dans un pays où ne serait pas la mer, me paraîtrait chose impossible. Il me la faut. Elle est, sur l'horizon, la grande trouée bleue qui dit aux

pensées et à l'espérance : « Volez, élancez-vous ! La terre n'est pas une prison. Il y a un bleu terrestre qui mène au bleu de l'infini. Il y a autre chose au monde que des rues, des maisons, et des intérêts en lutte. Il y a la mer et le ciel, la beauté des grands paysages libres... »

Il me la faut, la mer familière. Et dès que j'aperçois un col bleu (fût-ce dans une pièce de théâtre !) quelque chose de profond en moi s'émeut.

— « Au cap Horn ! »... Ce diable de Yann Nibor ! quels souvenirs il éveille en moi tout de suite ! Je me revois là-bas, au pays, dans une villa qui domine la mer. Par les fenêtres du salon et de la salle à manger, dès qu'on lève les yeux, elle apparaît, la mer, et, sur la longue ligne d'horizon, un navire passe... Ah ! comme cela élargit la vie intérieure ! Comme le rêve sans cesse flotte sur ce mobile horizon ! comme il s'envole avec les goélands !...

— « Au cap Horn !... »

C'est un inoubliable spectacle, celui de Yann Nibor debout devant un auditoire de femmes élégantes, au milieu du chatouillement des diamants, des fleurs et des épaules nues, lorsque — fixant son œil clair sur le grand large évoqué — il dit, après tous ces drames émouvants de la vie maritime, cet appel à la tendresse humaine :

Quand su' la mer ya des gros flots,
Terriens, plaignez les pauv's mat'lots !

Il est un autre spectacle que je n'oublierai pas. C'est celui d'un auditoire de matelots, réunis à Toulon, par permission spéciale des grands chefs, en l'honneur de Yann Nibor, dans une immense salle de la Division Maritime, sous les plafonds tendus de vastes étamines aux couleurs de toutes les nations du monde...

... Ah ! comme ils l'écoutaient, les matelots ! Comme ils buvaient sa chanson ! Comme ils l'applaudissaient de leurs mains dures et spongieuses, habituées à paumoyer la toile et à briquer le pont ! Ce fut une ovation, mais le succès parut bien plus certain à Yann, lorsque, les soirs suivants, à travers les étroites rues du vieux Toulon, il put entendre les frères, les bons matelots, bras dessus, bras dessous, hurler à tue-tête ce qu'ils avaient retenu de ses refrains :

C'est nous les mat'lots chauffeurs
Qui chauffons,
Qui chauffons...

Vos chansons sont une école, mon cher Yann Nibor. Quel plus bel éloge désirer ? Je s'en connais pas de plus haut.

JEAN AICARD.

LES FÊTES FRANCO-RUSSES À TOULON

Yann NIBOR

Les bell's fêt's Franco-Russ's sont loin,
Mais pourtant, bien souvent y pense,
Celui qu'en a été l'témoin,
Dans not' joli pays d'Provence.
L'arrivée en rad' de Toulon,
De leurs cinq bons bâtiments d'guerre,
Salués d'grands cris et d'coups d'canon,
Est un' chos' que l'on oublie guère.

Je r'vois encor, lent, majestueux,
L'*Nicolas premier*, qui défile,
D'ses hourras nous mouillant les yeux ;

^(*) *L'Indépendant de Mascara*, radical autonomiste paraissant le jeudi et le dimanche, 12^e année, n° 1250, dimanche 29 novembre 1896, page 2, colonne 3, « Une Poésie de Yann-Nibor ». — Le chansonnier Yann Nibor fut un invité officiel des fêtes données à Toulon pour la visite de l'escadre russe et il participa à de nombreuses réjouissances, parfois en compagnie de Jean Aicard : « Le poète Jean Aicard et le chansonnier Yann Nibor seront autorisés à dire, au cours d'une soirée en présence de l'amiral Avellan, des vers en l'honneur de la marine russe. » (*La Presse*, 60^e année, nouvelle série, n° 502, dimanche 8 octobre 1893, page 2, colonne 5, « Réception des marins russes » ; même annonce dans *Le Temps*, 33^e année, n° 11823, dimanche 8 octobre 1893, page 2 colonne 5). Cette chanson fut composée à l'occasion de l'entrée, dans la rade d'Alger du croiseur de 2^e classe *Viestnik* de la marine de guerre russe, donc quelques années après les événements qu'elle décrit.

Puis les aut's qu'arriv' à la file
 La *Rynda*, l'*Paniat Azowa*,
 Le *Nakhimof*, et puis derrière,
 Le p'tit *Teretz*, tout blanc, qui va
 S'amarrer au coffr' qu'est près d'terre.

Chaq'cri : *Hourra ! Hourra ! Hourra !*
 Qui d'leurs ponts aux pomm's de mâts s'gueule
 Nous fait sentir, dès c'moment-là,
 Qu'la Franc', not' chère France, n'est plus seule
 Aussi tous, nous y répondrons,
 Voulant leur entrée réussie,
 De nos hun's blindées à nos ponts,
 Par de grands cris d'*Viv' la Russie !*

Sous l'chaud soleil méridional,
 Je r'vois leur amiral descendre,
 Venant d'traverser l'étroit ch'nal
 De *pointus* rangés pour l'attendre.
 Sur les quais d'Toulon, quel chambard
 Faisait cett' gross' foul' qu'était v'nue
 Entend' le maire et M'sieu Aicard
 Souhaiter aux Russ's la bienv'nue.

Et les jours suivants, mes mat'lots,
 Quell's cuît's gai's, pendant ces trois s'maines
 Où l'soir, dans tous les caboulots
 On emm'nait les Russ's par douzaines !
 Quels gueul'tons valant d'rich's festins,
 Nous faisions à bord comme à terre,
 Bouffant d'tout, soiffant d'tous les vins
 Qu'payait la ville... ou l'ministère.

Don Dieu d'bon Dieu, a-t-on crié :
Viv' la Russie ! et Viv' la France !
 S'est-on des fois égosillé
 Pendant qu'on s'emplissait la panse !
 Et, pour prouver qu'on s'aimait bien,
 Comme on s'embrassait à plein' bouche,
 C'qui remplaçait — n'comprenant rien, —
 Un mot d'grande amitié qui touche.

Pour c'qu'est des bals à cotillons,
 Qu'avaient lieu sur nos grands navires,
 Dans l' demi-jour de pavillons
 Rougissant les plus frais sourires,
 J'vous pari'rais bien qu'en c'moment
 Plus d'un jeune officier russ' pense,
 Quand il n'en rêv' pas en dormant,
 Aux bell's fill's d'attaque pour la danse.

Leur départ nous a tous remués !
 Chaqu' Russe était un camarade
 Auquel nous étions habitués,
 V'là pourquoi j'peux vous dir' qu'en rade,
 Quand leurs cinq bateaux sont partis
 Pour aller mouiller aux îl's d'Hyères,
 Quoiqu' sortant d' bonn's gueul's d'abrutis,
 Nos hourras fur'nt des adieux d'frères.

Yann Nibor.



Affiche de la représentation de gala offerte aux marins russes par la municipalité toulonnaise (Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, 1 S 9).

L'ESCADRE RUSSE À TOULON¹

Gustave DEREPA²

Nul ne saurait le contester : la présence de l'escadre russe à Toulon n'est pas seulement une visite amicalement rendue, un témoignage officiel de la sympathie du tsar pour la France. De naïves images, les apothéoses de pantomimes de circonstance représentent Alexandre donnant la main à Carnot : ce n'est là qu'un insuffisant symbole.

Cet événement, qui appartient à l'histoire, c'est, par-dessus tout, l'élan spontané de deux peuples que des affinités mystérieuses, plus fortes que les plus graves intérêts, poussent dans les bras l'un de l'autre.

On l'a bien vu quand, les cinq vaisseaux de l'amiral Avellan défilant entre nos navires, les marins des deux nations, montés dans les cordages, les haubans et jusqu'à la pointe des mâts, ont échangé, à pleine poitrine, des hourras fraternels.

¹ Le manuscrit de Gustave Dérépas (bibliothèque numérique du musée Jean-Aicard à La Garde – clichés Dominique Amann) est formé de huit feuillets d'une belle écriture : c'est une mise au net réalisée pour être remise à Jean Aicard, qui l'a conservée dans ses papiers. Le manuscrit ne porte pas de titre mais Jean Aicard a rajouté, en haut et à gauche du premier feuillet, au crayon bleu, la mention « Escadre russe ». Je ne connais aucune publication de cet écrit.

² Gustave Dérépas (1848-1910), docteur ès lettres et agrégé de philosophie, fut, pendant plusieurs années, le professeur de philosophie du lycée de Toulon. Il a laissé quelques ouvrages importants – philosophie, pédagogie, esthétique musicale – ainsi que des articles de presse sur l'œuvre de Jean Aicard. Le Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon conserve onze lettres qu'il écrivit à son ami.

On l'a vu encore lorsque la foule, pressée devant l'hôtel de ville, a salué d'acclamations ardentes et prolongées l'amiral, paru au balcon, entouré de son état-major.

Mais, si expressives qu'aient été ces démonstrations, dont rien ne saurait donner l'idée à qui n'en a pas été témoin, il était nécessaire qu'une voix résumât ces milliers et ces milliers de voix ; que l'enthousiasme de tant de cœurs en qui battaient les cœurs de tous les Français, fût traduit sous une forme durable ; que la parole enfin, ce don sacré qui permet à l'homme d'incarner l'immatériel de sa vie intérieure, établît un lien sensible entre l'âme française et l'âme russe.

Quelle voix, quelle forme, quelle parole ?

Les mots officiels ont nécessairement un sens arrêté, défini. Ce n'est pas seulement la prudence qui veille sur les lèvres des représentants revêtus d'un uniforme ou ceints d'une écharpe. Ici, tout le monde, même la foule, n'a dit que ce qu'il fallait dire. Mais il y a des formules consacrées, des traditions établies dont l'officiel ne peut se départir. Le ton même et l'accent de ceux qui parlent comme fonctionnaires, sont réglés et calculés.

Or, l'âme d'une nation, quand l'enthousiasme la soulève en ses profondeurs, est impatiente de toute limite. Disons mieux : les sentiments qui l'animent alors, sont, de leur nature, infinis. Ils vont plus loin que les circonstances présentes. Comme elles jaillissent d'une source cachée au plus intime de l'être, leurs ondes vont à l'avenir et au loin, toujours plus avant.

Ces émotions sont en partie inconscientes : mais ceux qui connaissent l'âme savent que ses mouvements clairs et distincts ne manifestent qu'une portion infime de sa vie et que, sous cette couche assez mince, circulent des courants d'une puissance incommensurable. Ainsi, sous la surface visible de la mer, ses abîmes roulent des lames irrésistibles.

Il fallait donc que la voix qui se ferait l'interprète de tous, fût, elle aussi, comme infinie ; que la forme prêtée aux élans de

la foule, eût des ailes ; que la parole qui s'élèverait pût atteindre le sublime et planer tout en haut.

Seule, la poésie pouvait accomplir ce prodige d'exprimer l'inexprimable, d'être le signe articulé et cependant illimité de l'enthousiasme commun. De beaux vers, largement rythmés, sonores comme la grande rumeur populaire, profonds et graves comme l'émotion : voilà ce qu'il fallait faire entendre aux Russes, au moment où ils mettaient le pied sur le sol de la France.

Voilà ce qu'ils ont entendu sur le carré du port de Toulon, devant l'hôtel de ville, au milieu des unanimes acclamations. C'était en plein air et en pleine lumière, sous un ciel resplendissant, souriant de son divin sourire, à cette fête des cœurs.

Les premiers saluts avec les autorités civiles à peine échangés, Jean Aicard s'est présenté devant l'amiral Avellan ; et cet homme qui n'était rien officiellement, mais qui est une gloire provençale et française, en même temps que l'admirateur et l'ami des plus éminents écrivains de la Russie, était l'homme qui convenait pour dire l'union des deux peuples, la fraternité de l'âme française et de l'âme russe, la fusion en un de ces

Deux cœurs : le grand cœur russe et le grand cœur gaulois.

L'amiral Avellan et les officiers qui l'entouraient, le monde officiel lui-même, tous ceux qui ont pu entendre le poète étaient remués et empoignés.

En ces vers, des plus beaux qu'ait écrits J. Aicard, retentissait et se concentrait l'écho de tous les hourras, le sens caché de toutes les clameurs d'âme qui, depuis l'arrivée, n'avaient cessé de remplir la rade, le port et toute la ville.

Comment résister à l'entraînement de cette éloquence qui fait de la poésie une chose agissante, vibrante et vivante ? aux

modulations pénétrantes de cette parole étonnamment sympathique ? à l'accent de cette voix dont le timbre est d'une richesse incomparable ? Elle s'enveloppe d'une sphère d'ondes harmoniques qui en font une caresse et lui donnent ce je ne sais quoi d'infini qui est proprement le caractère de la haute poésie, comme celui de l'âme humaine elle-même.

Oui ! c'est cela qu'il faut répéter : les souffles mêlés de l'Hymne russe³ et de la Marseillaise annoncent bien au monde que les deux nations sont deux sœurs associant leurs destinées. Mais, par-delà cette alliance, plus solide que les traités, il y a une aspiration commune vers un idéal qui embrasse le monde et convie l'humanité.

Le sens de toutes ces démonstrations qui se reproduisent à deux ans d'intervalle aux deux extrémités de l'Europe, personne ne s'y méprend, c'est une pensée pacifique et humaine. Elles se résument bien en un mot : la Pitié, l'Amour.

La pitié pour toutes les souffrances trop longtemps endurées et dont l'excès s'appelle la guerre ; l'amour de tous envers tous ; un amour qui n'exclurait aucun des peuples répondant à son appel, aucun homme de bonne volonté.

Le rapprochement de la France et de la Russie n'est pas un incident de la politique et de la diplomatie européennes : c'est un pas vers l'avenir.

Quel avenir ? Celui que l'esprit moderne, qui est l'esprit chrétien sous sa forme la plus pure, qui découvre le dieu dans l'homme, impose de plus en plus fortement aux relations internationales.

Il y a trente ans, un philosophe qui fut un précurseur écrivait : « Nous reverrons des enthousiasmes plus grands que celui des croisades, quand les peuples auront compris que le

³ Bogé Tsaria Khranié, « Dieu protège le Tsar ».

tombeau du Christ, c'est le globe, et qu'il le faut délivrer aujourd'hui⁴. »

Qu'est-ce à dire ? le voici :

« L'heure est venue où il faut dire plus que jamais avec saint Paul : « Le mystère inconnu aux générations précédentes se révèle aujourd'hui. Les nations sont cohéritières, elles sont les organes d'un même corps (*concorporales*). »⁵ »

Et ce philosophe traduisait les paroles sacrées par l'aphorisme suivant, clair, disait-il, comme un théorème de géométrie : « La *paix perpétuelle, universelle*, est une LIMITE vers laquelle peuvent et doivent converger, sans cesse et de toutes leurs forces, tous les peuples chrétiens d'abord, et puis le monde entier⁶. »

LA PAIX ! Voilà le mot doux et lumineux, fécond comme l'amour, qui domine et condense toutes les explosions de joie répondant de Toulon à celles de Cronstadt. Ce mot tous ici le clament avec la sincérité de la force au service du droit, du droit humain, lequel implique tous les droits individuels et nationaux. Ce mot on le voit partout écrit. Il était, avec la pitié et l'amour, dans tous les esprits, dans la littérature contemporaine, dans les méditations des penseurs : les drapeaux russes et français le portent dans leurs plis, assemblés deux fois par le souffle de la fraternité :

⁴ Le philosophe cité est Auguste-Joseph-Alphonse Gratry, né le 30 mars 1805 à Lille et décédé le 7 février 1872 à Montreux (Suisse), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, professeur de morale évangélique à la Sorbonne, élu le 2 mai 1867 à l'Académie française. Derepas réfère ici à son ouvrage *La Morale et la Loi de l'histoire*, Paris, Charles-François Douniol, 1868, deux volumes in-8°. J'ai consulté la 4^e édition, Paris, Pierre Téqui libraire-éditeur, 1909. La citation est extraite du tome second, chapitre XIII « Devoir envers le genre humain », page 352.

⁵ GRATRY (Alphonse), *La Morale*, chapitre XIII, page 320.

⁶ GRATRY (Alphonse), *La Morale*, chapitre XIII, page 327.

L'ombre de nos drapeaux c'est la paix sur le monde.

Voilà ce qu'a noblement chanté Jean Aicard devant les officiers russes, parmi lesquels le neveu de Tolstoï. Ses vers devront rester comme l'expression la plus compréhensive et la plus fidèle des fêtes de Toulon.

Et, s'il est vrai que, par un miracle de la science moderne, la rapidité des communications, la diffusion instantanée de ce qu'on pense et de ce qu'on dit sur un point du globe permettent aux peuples de penser et de vouloir ensemble ; si, par conséquent, « l'élan d'une grande conviction venant à s'emparer d'un peuple, le frémissement électrique peut, au même instant, circuler par tout le globe⁷ », que n'a-t-on pas le droit d'espérer pour l'avenir humain quand deux peuples amis et forts proclament d'une commune voix la nécessité de la paix ?

98

Ô Russes ! la voilà, l'alliance profonde !
Celle des intérêts ? non ; celle des esprits :
Nos penseurs, vos penseurs, également chéris,
Vont partout, répandant l'humanité féconde...
L'ombre de nos drapeaux, c'est la paix sur le monde.

Ces vers, adressés, le 17 octobre, par Jean Aicard à l'amiral Avellan, sur le carré du port, à Toulon, il faut qu'ils s'en aillent au loin, partout et se gravent dans toutes les mémoires, dans tous les cœurs. C'est la voix divine de la poésie renouvelant au monde encore inquiet la grande parole : Paix et amour sur toute la terre à tous les hommes de bonne volonté !

G. Derepas

⁷ Je n'ai pas pu identifier l'auteur de cette citation.

L'ART DE LA CRÈCHE PROVENÇALE. LE POÈTE JEAN VALÈS

Dominique AMANN

La fête de la Nativité de Jésus a trouvé en Provence un écho tout particulier, non seulement dans la liturgie avec, notamment, le très important répertoire musical des *Noëls de Provence*, mais aussi et surtout dans les traditions populaires plus profanes : repas, santons et crèches, théâtre des pastorales.

Jean Aicard, Provençal de naissance et de cœur, a accordé, dans son œuvre littéraire, une belle place à la fête de Noël, et l'on y trouve notamment le délicieux conte *La Noël de grand-père* relatif à l'art de confectionner la crèche.

Cette prose a inspiré le poète Jean Valès qui en a réalisé une version rimée et la chose est d'autant plus piquante si l'on considère la personnalité de cet écrivain.

Jean Valès

Jean-Arnaud Valès, né à Toulouse (Haute-Garonne) en mai 1835, est décédé à Toulon le 26 avril 1906 à l'âge de soixante et onze ans¹. Sa biographie est très mal connue. Sa notice nécrologique signale seulement ses mandats électoraux dans le camp républicain et son action comme libre-penseur :

¹ Toulon, état civil, année 1906, registre des décès, acte n° 798.

99

CEUX QUI S'EN VONT

J. VALÈS

Une tristesse nous arrive, un des meilleurs parmi les démocrates toulonnais vient de disparaître, au moment exact où son action était nécessaire au parti pour lequel il lutta toujours. Valès vient de s'éteindre après une douloureuse maladie, laissant les siens plongés dans une douleur profonde.

Tout Toulon républicain connaissait cette figure douce et loyale, qu'éclairait parfois un malicieux sourire quand il parlait du cléricalisme, qu'il combattait vigoureusement par la plume et par la parole.

Valès était poète et non sans mérite ; il aimait à dire ses vers, souvent couronnés, aux jeux floraux et dans différentes académies de province. Il ne manquait jamais, quand sa santé chancelante le lui permettait, d'assister aux réunions de Libre-Pensée et des différentes sociétés anticléricales de notre ville. Conseiller municipal sous Dutasta², adjoint sous la municipalité Ferrero³, il avait rempli différentes fonctions publiques, notamment celle d'administrateur de la Caisse d'épargne. Il était encore membre de la commission des Beaux-Arts où sa

² Henri-Armand Dutasta (1843-1889), professeur au lycée de Toulon à partir de 1868, fondateur du *Petit Var* en 1880, maire de la ville de 1878 à 1888. — Je ne vois pas Jean Valès aux élections municipales partielles du 9 janvier 1881, ni à celles du dimanche 11 mai 1884... En revanche, il participa aux élections municipales de 1888 (scrutins des 6 et 13 mai) sur la liste du Comité fédéral radical socialiste qui remporta la victoire ; le conseil municipal choisit pour maire Alphonse-Hippolyte Fourroux, un jeune officier de marine, mais il dut quitter ses fonctions au début de l'année 1891 ayant été condamné à cinq ans de réclusion criminelle pour avoir organisé une affaire d'avortement ! À la suite de cette rocambolesque aventure, Jules Valès ne se présenta pas aux élections municipales de 1891 (scrutins des 22 et 29 mars).

³ Prosper Ferrero (1859-1927). Aux élections municipales de 1892, le premier tour (1^{er} mai) vit s'affronter quatre listes. Le scrutin de ballottage du 8 mai consacra la victoire de la liste du Comité central républicain socialiste, dont Valès ne faisait pas partie. Eugène Simond, fonctionnaire de la

voix était très écoutée et où il avait l'estime et l'affection de tous ses collègues.

Notre ami avait son originalité propre ; c'était le type du loyal démocrate, du républicain sincère que l'on applaudissait de bon cœur, dès qu'il se montrait.

Sa disparition causera un véritable chagrin à tous ceux qui luttent pour la cause socialiste.

La rédaction du *Petit Var* tout entière salue avec émotion cette tombe qui s'ouvre, et présente à la famille du citoyen Valès ses sincères compliments de condoléances. — P. F. ⁴

Il fut également élu au conseil général lors des élections cantonales complémentaires du 24 septembre 1905, dans le 1^{er} canton de Toulon⁵ et le journal local salua sa victoire :

Marine, fut élu maire mais, après une année chaotique, le conseil municipal le remplaça par le journaliste Prosper Ferrero. Les élections de 1896 (scrutins des 3 et 10 mai) donnèrent la majorité à la liste du Comité socialiste d'action républicaine de Ferrero, à laquelle appartenait Jean Valès. Mais, aux élections municipales de 1900 (scrutin du 6 mai), la liste du Comité d'union socialiste – sur laquelle Valès se présenta – fut battue dès le premier tour, à une courte majorité d'environ cent voix, par la liste du Comité de concentration républicaine, que *Le Petit Var* qualifie de « cléricale et nationaliste ».

⁴ *Le Petit Var*, 27^e année, n° 9312, vendredi 27 avril 1906, page 2, colonne 3.

⁵ *Le Rappel*, n° 12982, mardi 26 septembre 1905, page 4, colonne 4, « Élection au conseil d'arrondissement » : « M. J.-A. Valès, ex-adjoint au maire de Toulon, socialiste unifié, 1.781 voix, élu sans concurrent, en remplacement de M. Charbonnier, radical-socialiste démissionnaire. » *Idem* dans *L'Humanité*, 2^e année, n° 526, lundi 25 septembre 1905, page 1, colonne 5, « Victoires socialistes ». — Dans *Le Petit Var*, 26^e année, n° 9097, dimanche 24 septembre 1905, page 2, colonne 2, « Élection au conseil d'arrondissement », le rédacteur mentionne « Valès, ce vieux républicain, cet ardent libre-penseur qui n'a jamais ménagé ni son temps, ni sa santé, pour le bien de nos institutions » et, à la colonne suivante, « ce vénérable vieillard qui, malgré son grand âge, n'a pas craint d'affronter la lutte pour aller tenir haut et ferme le drapeau du parti socialiste unifié ».

Le citoyen Valès est élu au premier tour de scrutin. Nous en sommes heureux pour ce digne et vieux républicain, qui a apporté simplement et loyalement au parti, en toutes occasions, sa foi robuste et ses convictions inébranlables.

Valès est de ceux qui ont toujours montré le plus grand désintéressement, qui n'ont épargné ni leur santé, ni leur temps pour la propagande républicaine et laïque. Il appartient à cette catégorie de vaillants apôtres de l'idée, qui consacrent leur vie à l'utile et bienfaisante diffusion des principes démocratiques ⁶.

Ses obsèques – civiles, comme il se doit – donnèrent lieu à une importante manifestation républicaine, socialiste... et anticléricale :

Les obsèques du citoyen Valès

Hier soir ont eu lieu avec un imposant concours de monde, les obsèques civiles du citoyen Valès.

La levée du corps s'est faite à 4 h. 30, rue Rouvière, 17, au Valbourdin.

De nombreux groupes républicains avaient tenu, par leur présence à la cérémonie funèbre, rendre un dernier hommage et dire un dernier adieu au vaillant lutteur républicain qu'avait été toute sa vie le défunt.

Deux drapeaux étaient en tête du cortège : celui de la Libre-Pensée de Toulon et celui du Parti Ouvrier des Routes. Puis venaient cinq poêles tenus par des amis du défunt et des représentants de l'autorité.

Le cercueil était recouvert d'un immense drap rouge. Deux superbes couronnes avaient été envoyées, l'une par les employés de la municipalité ; l'autre, en immortelles rouges, par la Libre-Pensée, dont faisait partie le défunt.

⁶ *Le Petit Var*, 26^e année, n° 9098, lundi 25 septembre 1905, page 3, colonne 1, « Élection au conseil d'arrondissement ».

Après le corbillard, venaient la famille, des conseillers d'arrondissement, des conseillers municipaux et des membres des Lanterniers Antireligieux, du cercle du Parti Ouvrier Socialiste des Routes, du groupe l'Éveil Socialiste, du cercle de la Raison Socialiste, de la Libre-Pensée, de la Fusion Chorale du Pont-du-Las.

Dans le cortège, on remarquait : le sous-préfet de Toulon ; le citoyen Escartefigue, maire de Toulon ; notre rédacteur en chef, le citoyen Prosper Ferrero ; Deblieux, président du Conseil d'arrondissement ; Codur, etc.

Au cimetière, de nombreux discours ont été prononcés, qui tous faisaient un vif éloge du probe et dévoué citoyen que la démocratie venait de perdre en la personne de Valès ⁷.

Son acte de décès le dit « homme de lettres » mais sa bibliographie se réduit à deux opuscules ⁸ ; membre associé de l'académie du Var du 4 décembre 1895 jusqu'en 1901, il n'a rien publié dans les bulletins annuels de cette société.

Localement, il fut lauréat du concours littéraire organisé par *La Farandole* en 1889 :

Concours de la « Farandole ». — Les résultats du concours, organisé par *La Farandole*, viennent d'être publiés.

⁷ *Le Petit Var*, 27^e année, n° 9314, dimanche 29 avril 1906, page 3, colonne 1.

⁸ VALÈS (Jean-Arnaud), *Souvenir de l'inauguration du monument de la fédération de 89 à Toulon, Var, par le président de la République*, Toulon, imprimerie de A. Isnard, sd [1890], in folio plano ; *Ode à Jeanne d'Arc*, au profit de l'achat du sérum antidiphtérique, Toulon, imprimerie du *Petit Var*, 1894, 8 pages. — Dans un tout autre domaine, il a également signé, en qualité de conseiller municipal rapporteur, le *Règlement intérieur et tarif des analyses du laboratoire municipal de chimie*, Toulon, imprimerie A. Isnard, 1889, in-8°, 16 pages.

Contrairement à ce qui avait été annoncé, M. François Fabié n'avait pu accepter la présidence du jury, ses occupations de professeur, ne lui en laissant pas le loisir.

Dans le palmarès, nous relevons les noms de quelques Toulonnais, MM. Charles Olivier, Georges de Mongé, V. Honorat, J.-A. Valès, Cancoëns, etc.⁹

Seules quelques rares compositions de Jean Valès sont connues, essentiellement dans le genre particulier de la poésie militante, très en vogue à la fin du XIX^e siècle ; par exemple :

*Éloge de la Paix*¹⁰

25^e grand concours, section 8^e « poésie »,
sujet imposé par l'académie Clémence-Isaure
de Toulouse

Jadis la Grèce offrait un des plus grands exemples :
La Paix y florissait sur l'autel de ses temples,
La science, les arts, épandaient leur trésor,
Où l'on y recueillait une ample moisson d'or.
Pour la postérité ! l'industrie en cadence,
S'unissait au travail, prospère à l'abondance.
L'agriculture, étant un des premiers besoins,
À la terre, on donnait, les plus habiles soins.
Les esprits cultivés, remplis de douces flammes,
S'évertuaient sans cesse à couler dans les âmes
Les cœurs fondus en un, et, sûr du lendemain,

⁹ *Le Petit Var*, 10^e année, n° 3074, vendredi 15 mars 1889, page 2, colonne 5, « Chronique locale ».

¹⁰ Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise rouge n° 71. Petit manuscrit très calligraphié, deux feuillets. Après le poème, l'auteur a rajouté, de sa fine écriture, un hommage à Jean Aicard daté « Toulon 2 août 1892 ».

Chacun, à petits pas, suivait le droit chemin.

.

La Paix ! il faut l'aimer, la cultiver en France,

L'aimer et la servir, au cri de délivrance !

L'inoculer au cœur de la mère et de l'enfant,

Au père, lui montrer ce que la paix défend :

« La légende aux échos des fameuses batailles,

« L'aveugle tuerie avec ses représailles !

« L'horrible corps-à-corps fulgurant des combats,

« L'instinct pervers du fauve enserrant les soldats !

« L'affreux crépitement confus en hurlant passe :

« C'est le canon brutal qui martèle l'espace,

« L'assaut, la charge, aux cris de sauvages grisés,

« L'éclair jaillit avec un bruit sourd d'os brisés,

« Broyant, écartelant, hachant d'un vol rapide

« Les corps des mutilés à l'œil hagard, stupide,

« Blêmes, les fronts troués, d'un crime envahissant,

« D'un crime autorisé, sinistre avilissant ! »

— La Paix, c'est l'idéal sublime ! — La pensée

S'insurge et crie infâme à la guerre insensée !

— La France aime la paix et la sert de sang-froid,

Son peuple, lui, la veut durable !... c'est son droit ?

Payer l'impôt du sang, c'est servir sa patrie

Et c'est aimer la Paix avec idolâtrie !

Cette pièce de vers a valu à son auteur un 2^e prix, médaille d'argent.

Toulon 2 août 1892.

Veillez bien l'agréer pour ce qu'elle vaut !! cher maître, et en souvenir de moi. — Veuillez croire à mon entier dévouement et à mes meilleurs sentiments. À vous de tout cœur. J. A. Valès.

Son *Ode à Jeanne d'Arc* célèbre certes la jeune fille combattante mais est surtout l'occasion de flétrir le roi et les prêtres qui l'ont abandonnée et livrée au bûcher :

*Ode à Jeanne d'Arc*¹¹

Cette pièce de vers mise au concours par l'Académie CLÉMENTE-ISAURE de Toulouse (Haute-Garonne), sujet imposé de la 5^e section, poésie, a été couronnée par un 2^e prix, avec médaille simili-argent et diplôme (insertion au Palmarès).

Nos murailles étaient détruites et nos forts
Démantelés, livrés à l'Anglais ! Vains efforts ;
La France agonisait ! — Sous sa griffe cruelle...,
Était près de périr ! —

Quand, soudain, la Pucelle...,

Jeanne d'Arc, la bergère, aux champs de Vaucouleurs ;
Surgissait pour venger nos sanglantes douleurs !
L'amour de la patrie inspire la guerrière :
Dans un superbe élan, quitte l'humble chaumière,
Et, défiant les coups du tyran Albion...,
Oppose un fier courage, à son invasion ! —
À peine, son renom, arrive à son oreille...,
La frayeur le saisit, à la fièvre pareille...,
Quand, la vierge apparaît sur son blanc palefroi :
L'ennemi s'entre-tue et perd tout son sang-froid.
On ne voit que guerriers éventrés sur sa route...,
Terrassés, expirants à ses pieds ! — Sa déroute...,
Ne peut tarder : l'effroi, le râle des mourants ;

¹¹ VALÈS (Jean), *Ode à Jeanne d'Arc*, Toulon, imprimerie du *Petit Var*, 1894, 8 pages. J'ai publié les vers de Valès avec l'orthographe très exacte de l'auteur...

Le sol jonché de morts, terrorise leurs rangs ! —
Cependant, l'ennemi tente un effort suprême,
Résiste, frémissant, à sa défaite extrême :
Blême, couvert de honte, il veut vaincre ou mourir !
C'en est fait du salut ! —

Jeanne ne peut périr ! —

Et le son du clairon strident de la victoire
Déchire l'air : au monde entier, chante sa gloire ! —
L'admirable Lorraine, à l'armure d'airain,
Rendait à Charles sept son trône souverain ! —

.

Victorieux, le roi s'avance vers la Sambre...,
Sa tête il va courber : — Semblable au fier Sicambre ? —
Au temple, il recevait l'onction à genoux...,
Mais, ô Roi ! lâche et fourbe à l'honneur, honte à vous !
Votre action fut vile et basse..., en conscience ;
Vous avez mal agi, roi..., sans reconnaissance
Pour la libératrice ! — Aux siècles avenir :
Femme, vieillard, enfant, maudis son souvenir ! —

.

Vous, pape, cardinaux, éteignoirs de lumière ;
Au sein du vif flambeau de vérité première ?...
Laissez dormir en paix, Jeanne, hélas ! sans tombeau !
Craignez de réveiller sa grande ombre, à nouveau ! —

.

Pape, écoutez ces mots, vibrants aux cœurs français :
« Oyez..., je meurs ! par vous ! évêque de Beauvais ? »

.

N'évoquez plus son nom ! oui, craignez que son spectre
Devant vous ne se dresse, à la place du traître...
Pierre Cauchon, l'évêque ! à Rome, il fit affront,
Son crime : il vous ferait monter le rouge au front ! —

Ne nous arrachez pas, après l'avoir meurtrie...
Jeanne ! incarnation d'amour de la patrie !
Elle est fille du peuple et son horrible sort...,
La lui rend bien plus chère après, qu'avant sa mort ! —

.
Voilà le châtiment de la scène écœurante :
Livrante Jeanne au bûcher, comme une mécréante !
Ne niez pas le fait : il se trouve scellé
Dans l'histoire, et, gravé dans l'azur constellé ! —
Souillé de boue et sang..., Judas, frappé de foudre ;
« L'Église est impuissante et rien ne peut l'absoudre ! »

.
Muse ! apaise pourtant ton juste et vif courroux :
— Dans sa cage de fer..., Jeanne, sous les verrous,
Pardonna ses bourreaux ! —

France, voile ta face ! —

Peuples, peintres, sculpteurs, chantres du haut Parnasse ;
Pâtres : — Jeanne vainquit, son glaive à son fourreau ! —
La Paix, l'Humanité libre, est le fier drapeau
Que la Vierge, au bûcher, fit jaillir de l'ornière ;
À l'exemple du Christ vivant ! — noble bannière ! —
À Jeanne, notre culte ! Amour sacré, divin,
— Tu peux braver l'oubli, sourire au noir destin !! —

*
* *

Jean Valès, séduit par la prose de Jean Aicard, n'hésita pas à décrire en vers l'art provençal et populaire de fabriquer la crèche. Et ce libre-penseur, dévoreur de curés, y vante et fait sien, au passage, le fond du message de Jésus :

Car dans la Bible, il est écrit :
« Frères aimez-vous les uns les autres ».
Jésus fait homme l'a prescrit.
Ces paroles, ce sont les nôtres.

et ne craint pas de nommer « saint » Joseph, de citer « l'ange » Gabriel et de détailler la « bénédiction » du feu.

Jean Aicard aurait-il, par ce conte naïf appartenant à l'histoire évangélique, permis la rencontre de l'idéalisme chrétien et de l'anticléricalisme le plus extrême ? Ou bien cet anticléricalisme n'exclue-t-il pas le besoin de comprendre la raison des choses et la soif de spiritualité ?... à moins que ce ne soit tout simplement une jolie tradition, provençale et populaire, qui ait réuni ces deux écrivains !

Cette anecdote invite à publier conjointement les deux textes, prose de Jean Aicard et poème de Jean Valès.



Santonnier toulonnais
LAGRANGE, production
1976-1978 (collection
particulière).

Personnages de la
crèche cités par Jean
Aicard.

LA NOËL DE GRAND-PÈRE Dédié aux Enfants (*)

Jean AICARD

Dans notre Pays de Provence, quand vient la Noël, les petits enfants s'amuse beaucoup : — je vais vous dire comment.

Il n'y a pas d'arbre de Noël, et on ne met pas ses sabots dans la cheminée, parce qu'on porte peu de sabots.

J'ai bien entendu dire que d'autres enfants mettaient leurs souliers dans la cheminée ; moi, je n'ai jamais fait ça. D'abord je ne croyais pas à l'existence du bonhomme Noël : alors je n'aurais pas mis mes souliers dans la cheminée, puisque, selon mon idée, il ne serait venu rien mettre dedans.

*

* *

Comment donc s'amuse chez nous les petits enfants pour la Noël ?

(*) NDLR. — Valès ayant évoqué dans son manuscrit *Le Petit Var*, je publie ici la version parue dans ce périodique, 10^e année, n° 3357, mercredi 25 décembre 1889, page 1, colonnes 1-4. Les archives municipales de Toulon, dans le Fonds Jean Aicard, carton 1 S 44, agenda n° 2, pages 110-112, offrent des coupures de presse non identifiées mais qui correspondent exactement à la publication du *Petit Var* du 25 décembre 1889. Et l'on retrouve ce texte dans *L'Été à l'ombre* (1895), pages 97 *sqq.* — Dans ce conte, Jean Aicard évoque son grand-père paternel Jacques, né à Toulon le 26 janvier 1781 et mort à Sanary le 29 septembre 1872.

Voilà, ils font des « crèches ». Et comment fait-on des crèches ? Voici :

On prend une caisse de bois, de la grandeur qu'on veut, on la pose sur une table ou sur une étagère, et, au lieu de laisser l'ouverture en l'air comme si on voulait la remplir de quelque chose, on la renverse sur le côté. De cette manière, l'un des côtés étant l'ouverture, elle a tout de suite l'air d'un théâtre.

Dans ce théâtre, on met les décors. Oh ! les jolis décors !... Ce sont d'abord des pierres naturelles, les plus pleines de trous et de bosses qu'on puisse trouver dans la colline ou au bord de la mer.

Après cela, on va chercher de belles plaques de mousse bien verte. On en trouve dans la colline, du côté du nord, au fond des ravins où le soleil n'entre jamais. La mousse est là, qui vit bien tranquille, au pied des bruyères. Elle est épaisse et molle comme un beau tapis, — c'est vrai qu'on dirait du velours... mais c'est plus beau. Cette mousse est formée de milliers de petites étoiles vertes pressées les unes contre les autres. Il y a quelquefois dessus des aiguilles de pins qui sont tombées... on les écarte ou on les laisse, s'il n'y en a pas trop, car cela aussi est joli. Elle est tout humide, la mousse, puisqu'elle vit d'humidité... On enfonce ses cinq doigts tout droits dedans, puis, bien doucement, on glisse sa main par dessous, à peu près comme on fait pour prendre une toupie en train de tourner... Quand on a placé ainsi sa main, on la soulève avec précaution ; de tous les côtés les brins de mousse s'arrachent et on a une belle plaque, avec les racines qui portent de la terre mouillée, légère... on dirait véritablement une prairie, une prairie tout entière. Quelquefois une fougère naissante est venue avec ; alors il semble tout à fait qu'on a dans la main une grande prairie, avec un grand arbre au milieu ! Quand on a la mousse (on peut en prendre aussi sur les murailles, toujours au nord,

mais celle-là est moins souple, moins belle, moins vivante), on la porte à la maison et on la met, à son idée, sur les pierres qui font le décor du théâtre.

Et, tout de suite, les pierres ont l'air d'être des montagnes... Voici des chemins pour les charrettes, d'autres où ne peuvent passer que les mulets et les hommes, d'autres où ne pourront venir que les chèvres seulement... le berger sera bien forcé de rester plus bas... ce sont des cimes inaccessibles.

Quand tout ce pays est bien arrangé, on pense à montrer qu'il y a de l'eau ; alors on pose un morceau de vitre ou de miroir entre deux pierres... on fait déborder, par-dessus, tout autour, un peu de mousse verte, et voilà un bassin, une source... Ah ! que c'est beau !

Mais le décor n'est rien. Il faut que la pièce commence. C'est toujours la même, et elle est si touchante ! Le petit enfant Jésus est né dans une étable... Il est couché sur de la paille. Sa mère et saint Joseph le regardent, et, de tous les côtés, des paysans, des pâtres lui apportent des présents, parce qu'un ange, descendu du ciel, leur a annoncé cette grande nouvelle... Il vient aussi des rois pour voir Jésus dans son berceau... Ceux-là, une étoile marche devant eux, qui leur montre le chemin.

*

* *

Pourquoi est-ce une grande nouvelle, la naissance de Jésus ? Parce que ce petit enfant, devenu un homme, a appris à tout le monde de très belles, de très bonnes choses que, depuis ce temps, les mères et les pères conseillent toujours à leurs enfants.

Il a conseillé, le premier, à tous les hommes de s'aimer beaucoup entre eux, de ne pas se faire du mal, et d'aimer même les bêtes, en souvenir de l'âne et du bœuf qui le réchauffaient en soufflant sur lui leur haleine chaude lorsque, tout petit et tout nu, il était couché sur la paille.

... Voilà donc la pièce qu'il faut montrer.

Au plafond de la crèche, on a collé du papier bleu, c'est le ciel. On y a même collé des étoiles en papier d'argent. De ce plafond, c'est-à-dire du ciel, — tombent deux ficelles ; l'une au bout de laquelle est suspendu l'ange Gabriel, sa trompette à la main, les deux ailes ouvertes — (il plane, annonçant la bonne nouvelle) ; ...l'autre, au bout de laquelle l'étoile, — une comète, — qui guide les rois mages ; ils sont trois, dont un nègre, qui a un turban, — et ils portent l'encens, la myrrhe et l'or.

Tous ces personnages, chez nous, on les achète au marché, de bons paysans qui les ont faits en terre, — avec leurs doigts. Il y en a de toutes les grandeurs ; ils sont peints « artistement ». Les couleurs sont tendres et vives. C'est vraiment très gai. Les personnages ont les costumes du pays où on les a faits.

Voici une femme qui va porter à Jésus un petit poulet. Elle le tient par les pattes, la tête en bas, — pauvre bête ! Elle a un grand, grand chapeau noir, grand comme un parapluie, — à cause du soleil ; — c'est la mode de notre pays.

Voici un joueur de tambourin. La courroie de son long tambour est passée à son bras gauche. La caisse de l'instrument lui bat les jambes... Il marche, et pendant que sa main droite bat le tambourin avec la fine baguette, sa main gauche rapproche de ses lèvres la petite flûte dont il va jouer en même temps.

Et puis, une foule de personnages suit ceux-là. Il y a le berger, en grand manteau, avec tous ses moutons. Il y a la vieille qui file. Il y a ceux qui portent des agneaux. D'autres qui portent des sacs... Chacun fait ce qu'il peut.

Tous ces personnages, on les dispose du mieux possible dans le théâtre qu'on a préparé.

Premièrement, dans une cabane ouverte à tous les vents, sur un peu de paille, on met le petit enfant Jésus, — puis ses parents, qui sont assis pas trop loin ; puis l'âne et le bœuf, tout près de

lui, couchés, leurs genoux pliés sous eux et le museau tout près de celui qu'ils veulent réchauffer.

Ensuite, on pose les personnages qui sont déjà arrivés, ceux qui sont entrés et qui se retireront tout à l'heure pour faire place à d'autres... Quand les rois sont dans la crèche, il y a une chose drôle, — c'est que l'étoile d'or — la comète — est bien forcée de les attendre tranquillement dehors !...

Enfin, on arrange de tous les côtés tous les autres... Ici des bergers qui écoutent l'ange... pendant que les moutons brouettent la mousse — qui joue le rôle de l'herbe. Là des gens qui se sont rencontrés au détour du chemin. — Où allez-vous ? — À Bethléem. — Venez donc avec moi. — Pourquoi faire ? — Je vous expliquerai ça en route, — venez vite ! Je suis pressé ! — Et, de tous les côtés, les gens vont dans tous les sentiers... Il faut prendre soin qu'ils soient presque tous tournés dans la direction de la crèche, puisqu'ils s'y rendent.

Et voilà comment s'amuse pour la Noël les petits enfants dans mon pays de Provence.

*

* *

Mais je vous ai dit tout ça parce que j'ai quelque chose à vous conter que je tiens de mon grand-père.

Quand il était petit... il y a cent ans de cela ! Mon Dieu, oui !... Comme le temps passe tout de même ! Il faut bien l'employer, voyez-vous !... Quand il était petit, mon cher grand-père, qui est mort depuis quinze ans, eut envie, lui aussi, de faire une crèche.

Son père, à lui, lui conseilla de la faire dans une grande cheminée qui servait rarement, une de ces cheminées à manteau, comme on dit, si grandes, que deux grandes personnes peuvent s'asseoir dessous.

Vous pensez quelle joie ! La crèche serait si vaste ! Il fallait des personnages hauts comme toute la main, au lieu qu'il y en

a beaucoup qui sont gros seulement comme le petit doigt.

On fit donc la crèche dans cette grande cheminée qui était celle du salon, — et du feu dans la cheminée de la salle à manger qui était à côté du salon... Cet hiver-là il ne faisait pourtant pas froid du tout, mais pour la Noël, chez nous, en ce temps, on bénissait encore le feu. Et puis, le feu, — c'est si gai à voir.

Or, voici comment se faisait la bénédiction.

*

* *

Quand toute la famille était réunie, avant de se mettre à table... oh ! les belles tables de Noël, blanches, étincelantes et si chargées de beaux fruits, de dattes et d'oranges, — ornées de laurier vert !... Je dis donc que, devant la table mise et tout le monde présent, le plus vieux ou le plus petit de la famille s'avancait vers la cheminée, et là, étendant la main vers la flamme du foyer, il disait : « Sois béni, feu ! Tu nous réchauffes, tu cuis notre pain ! sois béni. Et ne nous fais jamais de mal ! ne deviens jamais l'incendie... Nous t'aimons, feu, et nous te bénissons ! » Après ces paroles, ou d'autres à peu près pareilles, on se mettait à table et on mangeait joyeusement.

Le plus joli de la Noël, c'était que, ce soir-là, — et cette bonne habitude du moins dure encore — les familles se réunissaient de très loin. Ceux qui étaient séparés toute l'année se retrouvaient ce soir-là. On voyait des fils, pauvres, partir deux jours avant la Noël, à pied, à travers les montagnes, pour aller voir leur vieille mère. Et, eux aussi, comme les visiteurs du petit Jésus, ils portaient quelque chose... un poulet... un sac de châtaignes... Ces coutumes vont se perdant. Elles avaient du bon. Elles signifiaient qu'avant tout, je vous dis, nous devons nous aimer les uns les autres, car la vie est courte et souvent triste. En s'aimant, on est presque heureux.

*

* *

Et pendant le repas, de temps en temps, les enfants regardent leur crèche, pour voir si rien n'a bougé... mais rien ne bouge, s'ils n'y touchent pas !

Revenons à mon grand-père. La crèche fut faite, comme j'ai dit, dans la grande cheminée. C'était magnifique. On alluma des lampes. Les voisins vinrent voir. On en parla beaucoup dans tout le village.

« Et vous allez la détruire cette belle crèche ! Comment pourrez-vous faire ça ? »

Non, on ne la détruisit pas ! Il fut convenu que la crèche resterait jusqu'à l'année prochaine, dans la grande cheminée. Et elle y resta, en effet ; seulement, on fit tomber, devant, — un rideau, et elle attendit la Noël prochaine.

— « N'y touche pas, Jacques, jusqu'à la Noël, avait-on dit à mon grand-père. Le bonhomme Noël ne serait pas content ! »

Mais le diable est fin... Et comme la Noël suivante approchait, mon grand-père, le petit Jacques, était très tourmenté de l'idée de la crèche.

Tout était-il bien resté en ordre depuis un an ? la mousse était-elle encore verte ? et toutes ces grandes branches de houx, avec des fruits rouges, ces tiges de bruyère, qui jouaient des forêts véritables, ne faudrait-il pas les renouveler ?... Jacques était donc très tourmenté.

Une nuit, la veille de la Noël, il n'y tint plus, il se leva tout doucement... (à huit ans, on se lève tout seul), il alluma une allumette qu'il avait gardée, ce qui lui était encore plus défendu que tout le reste, et, une bougie à la main, il alla visiter sa crèche.

*

* *

Comme le cœur lui battait lorsqu'il souleva le rideau !... Tout était bien en place. Voici les rois, l'étoile, les bergers et la cabane où est Jésus sur de la paille !

Tout à coup (comment cela se fit-il, on n'a jamais su !) un jet de lumière éblouit l'enfant. « Au feu ! au feu !... Maman ! au feu ! » La crèche était en feu... La cheminée tirait bien : en un clin d'œil le rideau eut flambé et laissa voir la crèche, le beau théâtre, avec ses personnages pauvres et riches, bergers et rois, qui brûlait !... Les forêts se tordaient en crépitant. Les fruits rouges des houx se tortillaient au bout des branchettes noires et tombaient dans les prairies sèches qui se mettaient à fumer. Les bruyères, qui avaient encore leurs fleurs violettes, jetaient des bouffées de flamme... ou eût dit un incendie de poudrière !... La ficelle de Gabriel, léchée par la flamme, se rompit tout à coup, — et Gabriel, la trompette en main, les deux ailes ouvertes, tomba lourdement sur un berger qui tomba sur un mouton, — malheureusement, car le mouton étant plus dur que la mousse, le berger se rompit un bras, comme Gabriel s'était cassé une aile.

Des gens qui causaient au bord des ravins furent précipités dans l'abîme. Les deux rois blancs devinrent noirs, et, chose curieuse, le roi nègre — s'étant écaillé — devint tout blanc... C'étaient comme autant de miracles, — pas risibles du tout, — et si curieux pourtant qu'au lieu d'éteindre l'incendie, tout le monde de la maison, qui était accouru, restait là à le regarder... en bonnet de nuit !

L'eau de la source, qui semblait gelée parce que c'était du verre, — fondit ! — les pierres se fendirent et dégringolèrent — et enfin l'étoile descendit du ciel, et, tout enflammée, brilla d'une vraie lumière !

Mais le plus beau, le voici... La cabane où était Jésus, étant bien à l'abri sous un enfoncement de grosses pierres, brûla la

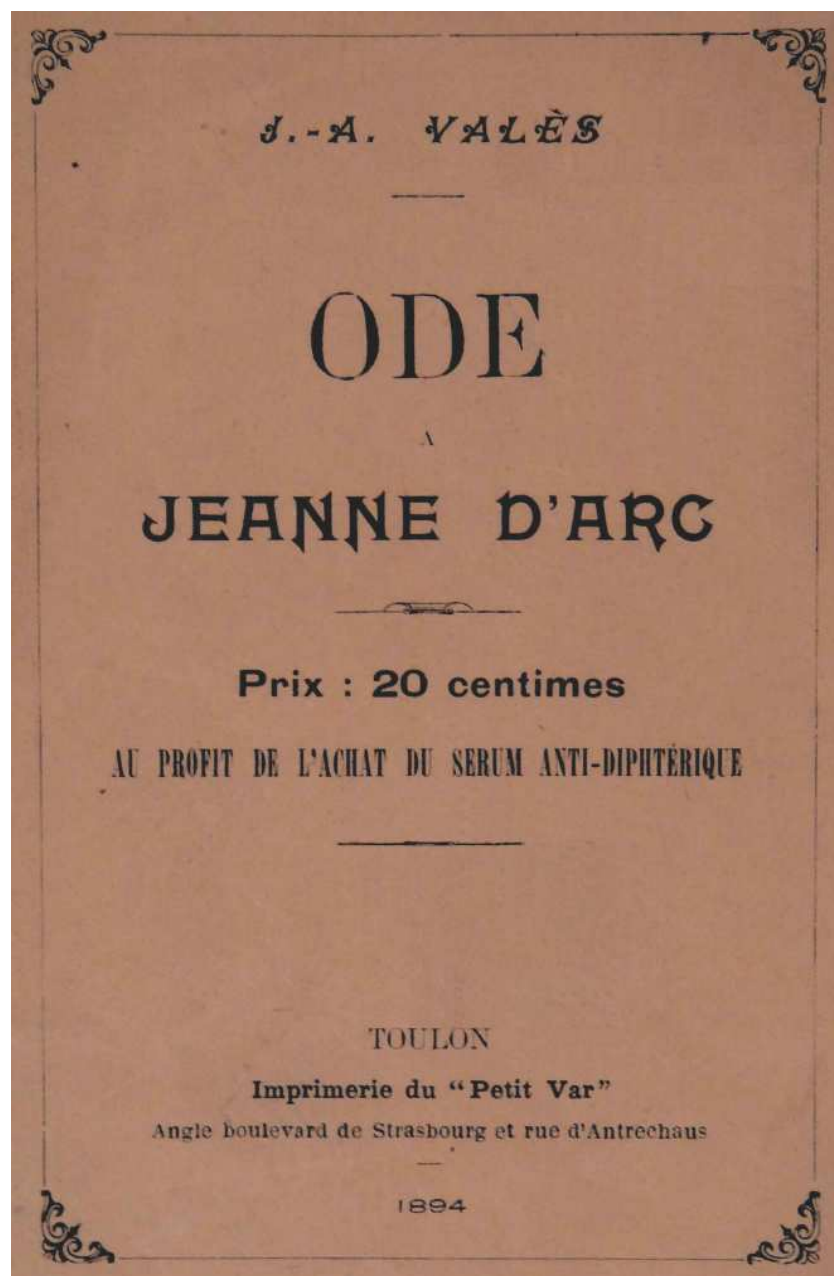
dernière... Tout était presque fini, vu le bon tirage de la cheminée, quand la paille sur laquelle reposait Jésus commença à prendre feu...

... Mon grand-père, qui était petit, poussa un cri !... s'élança dans la cheminée, saisit l'enfant Jésus dans les ruines fumantes et le déposa sur le tapis au milieu des applaudissements.

Et voilà comment mon grand-père a sauvé le Sauveur du monde, et cela, parce qu'il l'aimait, ayant lu l'Évangile où il est écrit : « Aimez-vous les uns les autres. »

Les personnages ayant été repeints, on refit l'année suivante une très belle crèche à mon grand-père — et elle est toujours dans la cheminée. Je la garde encore, sous un rideau, mais personne ne peut la voir. — Jamais ! j'ai bien trop peur qu'on me la brûle.

Jean AICARD.



Une des deux œuvres imprimées de Jean Valès.

LA NOËL EN PROVENCE

Jean VALÈS

4^{me} Grand « La Noël en Provence » (J.-A. Valès)
 Concours en Février 1892
 Dédié aux petits enfants
 Médaille d'argent décernée à l'auteur
 par l'Académie Clémence Isaure de Toulouse (H^{te}-Garonne)

Voici la Noël, chers enfants,
 C'est un souvenir mémorable,
 Je consacre quelques instants
 À Jésus né dans une étable.

D'abord pour vous intéresser,
 Parlons des « Crèches en Provence » ?
 Comment on fait pour les dresser,
 Rien de plus facile..., d'avance :

(*) Archives municipales de Toulon, Fonds Jean Aicard, carton 1 S 58, chemise rouge n° 71. Petit manuscrit très calligraphié. — Sur la première page, rajouté au crayon : « La Noël en Provence, par J.-A. Valès, prose du poète Jean Aicard, au 4^{me} Grand Concours de l'Académie Clémence Isaure de Toulouse (H^{te}-Garonne), décerné à la 8^{me} section, sujet libre, un prix (médaille d'argent) à l'auteur de ce petit travail (avec diplôme), qui est un modeste fils de ses œuvres. » Le palmarès a été proclamé le 2 juillet 1892. — Sur la dernière page, l'auteur a rajouté, de sa fine écriture, un hommage à Jean Aicard daté « Toulon 2 août 1892 ».

On prend une caisse de bois,
Grande, comme on veut, on la pose
Sur une table, toutefois
Sur son grand côté se repose.

La caisse a tout aussitôt l'air
D'un beau théâtre en miniature,
Que l'on décorera, c'est clair,
Voici du détail la peinture :

Le premier point essentiel,
On tapisse partout la caisse,
Le plafond bleu, couleur du ciel,
Tout le reste blanc, — chose expresse : —

Au bord de la mer, dans les bois,
On prend des pierres naturelles,
Pleines de petits trous, parfois
Qui ressemblent à des dentelles.

Sur la colline, on va chercher,
Au bord du ravin, de la mousse,
Bien verte, et sans trop loin marcher,
Du côté du Nord, elle pousse ?

Molle, épaisse, comme un tapis,
Avec grand soin on la soulève,
En dessous, les doigts élargis,
Une grande plaque on enlève.

Ensuite, on met dans son panier,
Les pierres d'abord, puis la mousse,

Et, comme un prudent jardinier,
On porte le tout sans secousse.

— Au parquet plaçons les décors ? —
On arrange en gradins les pierres
Tout autour, comme on voit dehors
La montagne, on fait des barrières :

Avec la mousse, un peu partout,
On forme des sentiers, des routes,
Des chemins contournant le tout,
Comme ceux des forts et redoutes.

Dans le bas pour imiter l'eau,
On prend quelques débris de glace,
On simule un lac, un ruisseau,
Qu'un morceau de vitre remplace.

Les décors finis, à présent,
Pour animer le paysage,
Commençons la pièce, à l'instant,
Par les premiers acteurs d'usage.

D'abord, le blond petit Jésus,
Tout à côté, l'âne, et la vache,
Dont l'haleine, en passant dessus,
Une vapeur chaude détache...

Et réchauffe le pauvre enfant
Qui se trouve nu sur la paille !
À ce spectacle si touchant,
Tout petit cœur d'enfant tressaille !

Sa mère et saint Joseph, auprès,
À côté placés..., ils reçoivent
Des paysans, venus exprès,
Avec des pâtres..., ils apportent

Leurs présents. Car un ange, au ciel,
Avait annoncé la nouvelle.
Vous savez... l'ange Gabriel ?
Qu'on suspend par une ficelle

Au ciel, près de l'étoile d'or.
Elle vient guider les rois-mages,
Ils sont trois, portant leur trésor,
Dont un nègre en turban. Pour gages :

Ils portent, la myrrhe, l'encens,
Et l'or. — Puis vient une femme,
Portant deux poulets tout vivants,
Dont la crête est couleur de flamme.

Des bergers, des moutons, brebis,
Qui descendent de la montagne,
Il en vient de tous les pays,
La plupart avec leur compagne.

Puis un joueur de tambourin,
Frappant d'une fine baguette,
Pour battre la mesure un brin,
Pendant qu'il joue à sa flûtète.

Préparez-vous petits et grands,
Petit père..., et vous tendre mère,

D'acheter aux petits enfants,
Tous ces personnages, j'espère !

Du jour de Noël, le plus beau,
Il faut aussi que je raconte :
J'ai gardé le meilleur morceau
Pour la fin. Ce n'est pas un conte ?

De l'habitude, ce soir-là,
On se réunit en famille
Chez les vieux parents, et voilà
Que grand-mère embrasse sa fille !

C'est si bon, enfants, de s'aimer...,
... La vie est courte ! une caresse
Vaut un trésor, vient ranimer
Les cœurs privés de la tendresse !

Car dans la Bible, il est écrit :
« Frères aimez-vous les uns les autres ».
Jésus fait homme l'a prescrit.
Ces paroles, ce sont les nôtres.

Or chez nous, je vous fais savoir,
La petite cérémonie...
[De bénir le feu], c'est le soir,
Quand la famille est réunie.

Le plus vieux ou le plus petit,
Vers le foyer qui flambe avance,
Pour bénir le feu, son récit,
À peu près pareil, il commence ;

Il dit, en étendant la main :
« Sois béni feu, qui purifie,
Nous t'aimons, tu cuis notre pain !
Ne deviens jamais l'incendie ! »

Puis on s'empresse et à son tour,
Chacun va prendre place à table,
De plats fumants, laurier autour,
On fait un repas délectable.

Oh ! belles tables de Noël !
De fruits dorés étincelantes,
De dattes, nougat, caramel,
D'amandes et figes succulentes.

Le grand jour de Noël venu,
C'est ainsi la fête, en Provence.
De vous, je me suis souvenu,
Enfants, l'avenir de la France !

Veillez agréer ce modeste hommage de l'auteur au poète Jean
Aicard de La Garde.

Jⁿ A. Valès

Toulon 2 août 1892.

C'est sur un article paru dans le *Petit Var*, prose du maître
estimé Jean Aicard, sous le titre de la « Noël en Provence »,
que j'ai voulu faire revivre, en vers, fort simples, espérant plus
tard, (s'il m'était échu une récompense pour ce modeste et
petit travail mis au Concours) d'envoyer une petite surprise du
résultat de mon entreprise, espérant qu'elle serait agréable au
maître si cher à mon cœur et pour lequel, en secret, je professe

une profonde admiration et une sincère sympathie pour lui et
ses amours. À vous de cœur.

Jⁿ A. Valès

Jacques PAPIN

Directeur de la revue *Aicardiana*

Jacques PAPIN, professeur de lettres, spécialiste de la littérature française du XIX^e siècle, est l'auteur d'une trentaine d'articles d'histoire littéraire sur Honoré de Balzac, Gustave Flaubert, Alfred de Vigny, le roman-feuilleton, la presse, les éditeurs, le théâtre, et des romanciers populaires comme Eugène Sue, Ponson du Terrail, Georges Ohnet, etc. Il collabore ponctuellement aux correspondances d'écrivains.

Depuis une quinzaine d'années, il s'est attaché à inventorier les collections publiques et privées susceptibles de receler lettres et manuscrits. Plus particulièrement, ses investigations systématiques dans la presse (locale, régionale, nationale), les correspondances, l'important Fonds Jean Aicard des archives municipales de Toulon, et les fonds d'archives régionaux ou nationaux, ont renouvelé la connaissance de la vie et de l'œuvre de Jean Aicard.

Très actif chercheur aicardien, il a publié, avec Dominique Amann, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Dominique AMANN

Secrétaire de la rédaction d'*Aicardiana*

Docteur en psychologie, Dominique AMANN a dirigé pendant une vingtaine d'années le service de recherches en psychologie de la Marine nationale, au sein duquel, outre les travaux habituels relevant de la recherche appliquée, il s'est attaché à développer une métrologie spécifique pour la mesure dans les

sciences humaines. Organiste et claveciniste, il s'est ensuite tourné vers la psychoacoustique musicale et se consacre à des études fondamentales sur la structure de la gamme.

Il est l'auteur de livres et d'articles sur l'ancien théâtre de Toulon (1765-1862), la vie musicale à Toulon au XIX^e siècle, et les croyances populaires aux êtres fantastiques.

Enfin, il anime depuis plusieurs années le site Internet **jean-aicard.com** qu'il a créé pour diffuser les travaux des chercheurs aicardiens ; il a publié en 2011, avec Jacques Papin, *Jean Aicard, une jeunesse varoise, 1848-1873*.

Il est membre résidant de l'Académie du Var (30^e fauteuil).

Crédit photographique :

Aux pages 54 et 92, clichés Archives municipales de Toulon.

Les autres clichés ont été réalisés par Dominique Amann.

Les documents issus du Fonds Jean Aicard (pages 54, 81 et 92) sont publiés avec l'autorisation des archives municipales de Toulon. Nous remercions M^{mes} MONGE, directrice des archives, et BÉRENGER, responsable du Fonds Jean Aicard, pour le soutien apporté à notre entreprise.